

**L'ASSOCIATION PROFESSIONNELLE DES ARTISTES CONTEURS
L'ASSOCIATION F/H
et la Bibliothèque Buffon**

**DE L'INTIME AU POLITIQUE :
Partage d'outils de construction de l'égalité femme/homme
dans les métiers du spectacle et du conte**

Mardi 7 Avril 2015 / 10 h à 18 h

A la Bibliothèque Buffon / Paris

Compte rendu proposé par Françoise Barret, Claire Péricard et Sonia Koskas



<http://conteurspro.fr/index.php>

<http://www.hfrhonealpes.fr/>

<http://www.hf-idf.org/>

Programme

9 h 45 : ACCUEIL

10 h / 12 h : CONFÉRENCE/DÉBAT Ouvert à tous-tes

Pourquoi construire l'égalité femme / homme dans la culture ? État des lieux et perspectives.

Présentation des socles de bases de l'égalité femme/homme :

Christine Detrez, sociologue

Le genre et l'égalité dans notre société font débat : égalité / parité, théorie / études de genre, essentialisme.... Derrière les querelles de vocabulaire, il y a la réalité du travail des chercheur-ses, anthropologues, philosophes, sociologues : un état des lieux et des questions en suspens.

Eliane Lemestre, consultante en formation

Présente le programme de formation expérimentale "Un métier dans la culture à coup sûr" mis en place par Pôle Emploi, le Conseil Régional Île de France et l'Union des Entreprises et Métiers de France intégrant les questions d'égalité.

Table ronde et débat :

Les enjeux de l'égalité dans les métiers du conte : politiques, artistiques, sociaux et intimes.

- Artistes / médiateurs culturels / bibliothécaires / programmeurs : après les trois journées de colloque, où en sommes-nous de nos réflexions ?
- Spécificité des métiers des arts et de la culture, du conte, du livre
- Retour sur l'étude : « Étude sur le genre dans le milieu du conte en France entre 2012 et 2013 : un espace marqué par les clivages culturels traditionnels du genre » (réalisée par Marion Firecka / commandité par les associations HF et APAC)

Seront présent-es à la table ronde :

Christine Detrez, sociologue / Eliane Lemestre, consultante formation / Anne Morel, comédienne, metteur en scène et formatrice sur les questions d'égalité / Mathias Gourdot, comédien, slameur / Marie Maklès, responsable Médiathèque André Malraux, Verrières-le-Buisson / Dominique Declercq, accompagnateur d'artistes (Clair de Lune) et programmeur

13 h 45 / 18 h : ATELIER animé par Anne Morel et Mathias Gourdot

Sur inscription (50 participants)

Cet atelier propose d'ouvrir des pistes de réflexions pour pouvoir penser la construction de l'égalité et en définir les enjeux : **Homme et femme, qu'avons-nous tous et toutes à gagner à plus d'égalité dans les métiers des arts et de la culture ?**

Face à la complexité et à la multiplicité des entrées à appréhender l'égalité, cet atelier permettra à chacun, artiste, médiateur culturel, bibliothécaire, programmeur ou simplement public, de faire le point, de mieux se situer, d'acquérir des moyens d'analyse et des outils pour mettre en œuvre l'égalité.

- Identifier : A l'aide d'exemples concrets récoltés auprès des participants, d'anecdotes de tous les jours puisées dans l'univers professionnel de chacun, il s'agit d'identifier et de repérer les inégalités du quotidien.

- Comprendre : Qu'est-ce qui est commun à tous les secteurs professionnels et qu'est ce qui est particulier aux champs des arts et de la culture ? Apprendre à repérer et savoir rapprocher chaque fait des grands « fondamentaux » de l'inégalité : observer, éprouver, comprendre ce que cela produit à la fois intimement et dans l'exercice de son métier.

- Combattre : Connaître les « classiques du genre » et savoir comment réagir, réguler, développer et enrichir un argumentaire, s'entraîner à déceler puis désamorcer ces inégalités, pour vivre le plus harmonieusement possible son métier et avancer dans la construction de l'égalité.

Base de réflexion :

La question de l'égalité entre les humains, interroge nos valeurs politiques, nos choix de qualité de vivre ensemble, notre rapport à la justice, nos choix artistiques. Mais ce qu'ébranlent les questions d'égalité – ou plus précisément d'inégalités - c'est aussi notre sphère intime, notre structure profonde, quelque chose qui a à voir avec l'ordre symbolique. C'est l'une des raisons pour lesquelles il est difficile de se positionner sur cette question.

L'art n'a pas de sexe : le monde des arts et de la culture, habile au maniement du langage et du symbolique élabore son propre discours pour masquer la réalité d'une inégalité dans l'espace professionnel pourtant prouvée par les chiffres.

Pendant cette journée, nous prendrons le temps de comprendre ces processus pour aller vers un meilleur équilibre entre hommes et femmes, être à la hauteur des ambitions de la culture : « Éclairer le monde de sa lumière et ouvrir aux curiosités ».

INTERVENANTS

Christine Detrez : maîtresse de conférences HDR en sociologie à l'Ecole Normale Supérieure de Lyon. Elle y enseigne la sociologie du genre et de la culture. Elle est l'auteure de nombreux ouvrages, dont *La construction sociale du corps* (Seuil 2002), *A leur corps défendant*, *Les femmes à l'épreuve du nouvel ordre moral* (avec Anne Simon, Seuil 2006), *Les Mangados* (avec Olivier Vanhée, BPI 2012), *Femmes du Maghreb*, *Une écriture à soi* (La Dispute 2012), *Sociologie de la Culture* (Armand Colin 2014), *Quel genre?* (2015 Thierry Magnier). Elle écrit également des romans : *Rien sur ma mère* (Chèvre-Feuille étoilée, 2008), *De deux choses l'une* (Chèvre-Feuille étoilée 2010).

Eliane Lemestre : consultante en formation (accompagnement à la valorisation de compétences et d'orientation), co-participante à la conception du programme de formation expérimentale "*Un métier dans la culture : à coup sûr*" mis en place par Pôle Emploi, le Conseil Régional Ile de France et l'Union des Entreprises et Métiers de France. Responsable du secteur « Reclassement personnalisé » au sein de la DRH Pôle Emploi Poitou-Charentes.

Anne Morel : comédienne, metteuse en scène et directrice artistique de La Compagnie Sans Titre Production, depuis 20 ans (10 ans à Paris et 10 ans à Poitiers).

Elle est co-fondatrice du collectif HF Poitou-Charentes et membre actif du mouvement interrégional (développe l'axe formation).

En parallèle de sa formation de Comédienne au Conservatoire d'Art Dramatique de Montpellier et de sa formation en Dramaturgie à l'Université de la Sorbonne Nouvelle, elle a reçu une formation de juriste (5 ans de Droit et Études des idées politiques).

Son activité de création recouvre des formes artistiques les plus diverses : spectacles, brigades du genre, documentaires, « interventions artistiques de formation » (notamment autour des notions d'égalité Femme/Homme dans les métiers des arts et de la culture.)

Mathias Gourdot : comédien, slameur, assistant formateur. Auteur interprète depuis plus de 20 ans il est au cœur du travail de recherche de la Compagnie Sans Titre depuis 10 ans. Avec Anne Morel ils constituent un binôme d'intervention et d'atelier-réflexion participatif ; création d'impromptus autour des thèmes développés par la Cie. Favorable à l'égalité Femme/Homme, il s'y attelle par la déconstruction des stéréotypes.

SOMMAIRE

Page 7 : PRÉSENTATION DE LA JOURNÉE et des deux associations

Page 9 : PRÉSENTATION D'UN PROGRAMME DE FORMATION À L'ÉGALITÉ mise en place pour l'Agence pour l'Emploi par Eliane Lemestre

Page 13 : PRESENTATION DES SOCLES DE L'EGALITE
Christine Detrez, sociologue ENS-Lyon

Page 18 : TABLE RONDE

Page 21 : ATELIER ANIME PAR ANNE MOREL ET MATHIAS GOURDOT

P 19 : L'assiette de riz

P 30 : Qu'a-t-on à gagner à l'égalité ?

P 32 : Pourquoi sommes-nous là ?

P 36 : L'argumentaire / un outil : la communication non violente

P 38 : Slam de fin de journée / Ce que l'on a retenu

P 40 : Conclusion

P 41 : Bibliographie proposée par Anne Morel



Christine Detrez – Dominique Declercq – Marie Maklès



Eliane Lemestre

INTRODUCTION A LA JOURNEE

10 h : Ouverture

Nous accueillons les participants (22 femmes et 1 homme) et nos intervenants.

Présentation de la journée :

- Nous commençons par une rapide présentation des deux associations organisatrices en expliquant l'option prise d'organiser ce temps de réflexion et de formation plutôt qu'une nouvelle journée colloque.
- Ensuite Eliane Lemaître présente l'étude et le plan de formation qu'elle a mis en œuvre en lien avec Pôle Emploi.
- Nous continuons par l'intervention de Christine Destrez
- Puis terminons la matinée par une table ronde avec les programmateurs présents
- L'après-midi est consacrée à un atelier animé par Anne Morel et Mathias Gourdot

Présentation des deux associations :

APAC : L'Association Professionnelle des Artistes Conteurs a pour but de rassembler des artistes professionnel-les du conte qui échangent sur leur pratique et la reconnaissance des spécificités de leur métier par rapport aux autres arts du spectacle.

H/F : L'association Hommes /Femmes a été créée suite aux deux rapports dits « Reine Prat », commandités par le Ministère de la Culture et de la Communication¹, qui ont révélé les inégalités entre hommes et femmes dans le monde du spectacle, tant sur les postes de direction que sur les moyens de production et de diffusion des spectacles.

Depuis 3 ans, L'Observatoire de l'Égalité, dépendant du Ministère de la Culture, publie chaque année les chiffres et leur évolution (téléchargeable sur le site du ministère).

Ceux de 2014 viennent de paraître, ils montrent peu d'évolution. Quelques chiffres en exemple :

Sur les 2 461 spectacles de théâtre recensés (lieux financés par le Ministère) :

- 28 % ont été mis en scène par des femmes sur la Saison 2011-2012, 25 % sur la saison 2012-2013

Pour les spectacles Jeunes Publics :

- 44 % pour la Saison 2011-2012, 35 % sur la saison 2012-2013

Et les chiffres empirent si l'on regarde le nombre de représentations puisque les spectacles d'hommes sont joués pour plus de représentations :

- 23 % ont été mis en scène par des femmes sur la Saison 2011-2012, 21 % sur la saison 2012-2013

Et pour le Jeune Public :

- 21 % ont été mis en scène par des femmes sur la Saison 2011-2012, 20 % sur la saison 2012-2013

Les meilleurs chiffres reviennent aux autrices :

- Romans primés : 2011 : 21 % / 2012 : 46 % / 2013 : 54 %

Les pires reviennent aux musiciennes :

- Spectacles d'orchestre : 5 % de cheffes d'orchestre et 23 % de solistes pour la Saison 2014-2015 (2013-2014 : respectivement 3 % et 15 %)

Au cinéma :

- 20 % des films sont réalisés par des femmes mais ne représentent que 9 % des films diffusés à la télévision.

Au Festival de Cannes entre 2010 et 2015 : 0 films de réalisatrices primés sur 6 Palmes d'Or, et une seule présidente.

¹ Rapport 2006 (Reine Prat): «Pour l'égal accès des hommes et des femmes aux postes de responsabilité, aux lieux de décision, à la maîtrise de la représentation, dans le secteur du spectacle vivant» www.culture.gouv.fr/culture/actualites/rapports/prat/egalites.pdf. Rapport 2009 : «De l'interdit à l'empêchement » www.culture.gouv.fr/culture/actualites/rapports/egalite_acces_resps09.pdf

Nos deux associations ont déjà organisé en commun trois colloques²

Lors de ces colloques, nous avons écouté chercheurs, historiens, bibliothécaires, conteurs... qui nous ont éclairé sur leurs recherches, nous donnant des outils pertinents pour mieux comprendre les fondements de ces inégalités, pour s'interroger sur les histoires, leurs transmissions, les stéréotypes et le poids d'une discrimination historique dont nous héritons tous et toutes. Ces colloques, édités et disponibles sur les sites de nos deux associations, sont des supports précieux que nous vous invitons à consulter et à utiliser.

Au-delà du travail passionnant des chercheur-es, la motivation de l'équipe organisatrice est de s'interroger sur les inégalités professionnelles dans le domaine du conte.

Même si l'A.P.A.C est exemplaire (égalité d'adhérents, égalité de notre collège de représentants parité des adhérent-es et parité des représentant-es au collège), le domaine du conte n'échappe pas aux inégalités constatées dans les rapports du Ministère.

En effet, l'étude commanditée par l'APAC et HF en 2014 à Marion Firecka³, sociologue, analysant la programmation des solos de contes dans 50 festivals sur la Saison 2012/2013, le démontre.

Si l'on peut considérer que notre profession se divise en 58% de femmes et 42% d'hommes, les 1235 spectacles étudiés se répartissent en 52,15% spectacles d'hommes et 47,85% de femmes. Les femmes sont surreprésentées dans les spectacles destinés à l'enfance et la petite enfance. Dès que les spectacles sont destinés à un public au-dessus de 8 ans, on y trouve plus d'hommes programmés. Si l'on se réfère aux spectacles d'ouverture ou de clôture de programmation ou de scènes prestigieuses, on ne retrouve plus que 30 % de femmes. Il en est de même pour les conférences.

Dès le premier colloque de 2011, nous avons constaté la faible représentation, pour ne pas dire l'absence, de nos collègues masculins parmi nos auditeurs... Le titre de nos deux premiers colloques « Femmes dans le conte et femmes conteuses » apparaissant comme un « repoussoir » nous avons choisi l'an dernier un propos plus « égalitaire » : « Héros-héroïnes, répartition des rôles » et cherché à inviter des intervenants masculins (qui sont peu nombreux sur ces thématiques). Notre effort a porté quelques fruits puisque l'an dernier la « gente masculine » représentait 10 % de notre auditoire d'une centaine de personnes !

La question a été soulevée, lors de la dernière assemblée générale de l'APAC, de savoir s'il y a un réel intérêt à poursuivre de telles rencontres et de leur impact sur nos pratiques.

De l'aveu des adhérent-es : au-delà de la présence d'hommes ou de femmes lors des journées, la diffusion des actes des colloques a un impact sur leur pratique, sur la manière dont ils choisissent de transmettre les histoires et leur prise de conscience de la situation d'inégalité professionnelle.

Mais comme le démontrent les chiffres des rapports du ministère de la culture, la prise de conscience ne suffit pas à faire bouger les lignes. C'est dans ce sens et fort de l'apport des années précédentes que nous avons choisi de consacrer cette journée, non à une nouvelle série de conférences, aussi passionnantes soient-elles, mais à creuser la question suivante : **comment sommes-nous porteurs de cette inégalité Hommes/Femmes dans nos pratiques, comment les faire évoluer et quels outils utiliser ?**

² Les 26 novembre 2011 et 21 février 2013: "Les femmes dans le conte – Les femmes conteuses" et 11 février 2014 : "Héros, héroïnes : distribution des rôles" (Disponibles sur les sites des deux associations HF et APAC)

³ Etude disponible sur les sites de nos associations

Présentation d'un programme de formation à l'égalité mise en place pour l'Agence pour l'Emploi par Eliane Lemestre

Eliane Lemestre a mis en place des outils de formation sur l'égalité professionnelle et la culture.
La première question est : « Faut-il travailler ces questions ? ».
Pour ce faire, elle nous propose un exercice interactif.

Elle nous demande de nous lever et de nous mettre en deux groupes qui se situent POUR ou CONTRE la proposition suivante :

« La mise en œuvre de l'égalité homme /femme est aujourd'hui utile et efficace »

D'emblée, il se dit que cela peut être « utile » mais pas forcément « efficace », mais il faut se positionner en prenant la phrase dans sa totalité.

Deux groupes se forment : 8 personnes POUR / 12 personnes CONTRE

Après discussion au sein de chaque groupe, chaque membre du groupe argumente et si un argument semble valable à quelqu'un, il peut changer de groupe. Il y aura quelques allers et venues !

Arguments du groupe POUR :

UTILE

- cela fait avancer la société
- on a un autre regard, celui des femmes, qui est différent
- on combat les stéréotypes
- s'il n'y avait pas cette mise en œuvre, ça serait pire
- diversité des approches par rapport à une structure unisexe
- le sexisme est le 1^{er} des racismes. L'égalité est une question de survie
- il y a là une vigilance par rapport à l'égalité

EFFICACE

- la liberté de chacun
- la confiance acquise permet aux femmes d'occuper des places qu'elles n'occupaient pas avant
- la question existe même si le résultat n'est pas probant
- la prise de conscience monte
- la vigilance
- la création d'outils : l'observatoire du Ministère
- prise en compte de la misogynie
- permet d'avoir des chiffres

Arguments du groupe CONTRE :

- le constat fait avancer des choses mais n'a pas d'effet dans la réalité, il n'y a pas d'efficacité
- ça relance la guerre des sexes et en ce moment on a besoin de paix
- ça ne sera pas efficace tant que dans la langue, le masculin l'emportera sur le féminin
- malgré tout, ça n'a fait que braquer la profession : c'est contre-productif
- c'est productif dans certains domaines mais pas dans certaines couches de la population
- si la mise en œuvre était efficace on ne serait pas ici aujourd'hui



Eliane Lemestre :

La question qui ressort de cette expérimentation est : « Faut-il construire l'égalité Homme-Femme ? » Est-ce que, d'un point de vue de l'emploi, ne vaut-il pas mieux s'adapter au milieu plutôt que de le modifier ?

Le but est de mettre en place des formations dans lesquelles chacun-e va pouvoir trouver sa place. Il faut prévenir les jeunes filles qu'il y a des voies de garages et qu'il vaut mieux aller vers des voies plus ouvertes et qui leur soient adaptées : mieux vaut être une assistante épanouie qu'une directrice aigrie !

Voilà quelques exemples des questions que nous posons et des pistes d'orientation :

- Pourquoi vouloir à tout prix un poste de direction si on ne s'y épanouit pas ?
- Si l'on est actrice de 25 à 45 ans c'est déjà bien, ensuite il faut savoir changer de métier.
- La chargée de diffusion est un métier féminin, dans lequel on peut s'épanouir au féminin.
- Connaître les pratiques de « retrait d'échelle », c'est-à-dire que quand on est arrivé à un poste de responsabilité il est difficile de le garder.

Eliane Lemestre demande s'il y a des témoignages dans le public ?

Mickaël Gaeton : Je suis chargé de diffusion et de production d'un petit festival « *Canton Conte* » en Poitou à Noyelle-Maupertuis, non loin du Nombriil du Monde. Je remercie Yannick Jaulin car comme il a une programmation quasi uniquement masculine cela me permet de prendre des conteuses de grand talent à un prix dérisoire. Je le remercie aussi, car étant moi-même auteur (j'écris des fables de la Fontaine en rap), je serai moi-même programmé à la prochaine édition. Je pense que Yannick doit s'inspirer de la phrase d'Olivier Py qui dit : « Comme je n'ai pas eu de père, j'aide mes fils... »

Étonnements, interrogations dans la salle face à ces propos.

On entend une femme réagir « Je ne comprends pas bien le sens de cette intervention... »

Didier K. : Construire l'égalité ne doit pas être une obligation. On ne peut pas obliger un chef d'entreprise à proposer un poste de direction à une femme. Il faut s'adresser à l'enfance, c'est une question d'éducation.

Eliane Lemestre : Je suis au niveau de l'entreprise, des débouchés. Il est inutile de dire aux jeunes filles qu'elles peuvent travailler dans telle filière alors qu'elles n'auront pas de débouchés.

Public : On pourrait dire la même chose aux jeunes hommes. Tout le monde n'est pas fait pour être chef. Il est difficile de diriger. S'il y a peu de postes, c'est pour tout le monde.

Elizabeth D : C'est difficile d'être chef en tant que femme. Il faut lutter contre ses propres démons et contre les représentations. Il s'agit aussi de la représentation de l'autorité dans des structures construites par et pour des hommes. D'une femme on dira qu'elle EST autoritaire, un homme on dira qu'il A de l'autorité. Qu'un homme soit mégalomane, ça paraît normal. On reproche aux femmes de perdre leur féminité quand elles prennent des postures généralement dévolues aux hommes. On est engluées dans deux choses : les stéréotypes qui ont fait notre éducation et ceux que nous projetent la société, ne pas être dans du copier-coller sur du masculin. Et c'est pareil pour les hommes. J'ai eu dans mon métier des hommes pour qui c'était insupportable d'être dirigé par des femmes.

Public : Je suis très choquée par ce que vous avez dit. Des questions sur l'égalité ont été posées à la FEMIS pour le cinéma, cela a permis de faire rentrer plus de femmes à la réalisation. Il faut mettre des quotas, forcer le système. On ne peut pas renoncer aux postes de direction.

Irma H : Ce n'est pas en se résignant qu'on va faire évoluer le système, sinon on n'aurait jamais évolué depuis la préhistoire ! La résignation c'est insupportable.

Eliane L : Il faut savoir rester à sa place, il faut savoir renoncer à la direction, se résigner. On ne va pas faire évoluer la situation. C'est comme si on mettait une femme sur un tracteur.

La tension monte dans l'assistance.

Le programmateur Poitou-Charentais se lève :

Un garçon qui resterait à la maison pour élever ses enfants c'est sûr ça ferait con
Une femme dans la maçonnerie, faudrait arrêter les conneries...

Eliane Lemestre reprend avec lui sur le mode rap :

Chacun à sa place / chacun son métier / ça a toujours été comme ça

Chacun dans son pré / les vaches seront bien gardées

Ça a toujours été comme ça / les filles ici les garçons là

Chacun dans son pré / les vaches seront bien gardées !



*Les protagonistes se dévoilent :
Eliane Lemestre est Anne Morel
et Mickaël Gaeton est Mathias
Gourdot.
Ils révèlent qu'il s'agit de Théâtre
Invisible.*

Explications, retours et décryptage :

Le but de cette intervention est de faire émerger une parole. Elle provoque la colère. En effet, certaines personnes du public ont failli s'en aller...

Anne Morel : dans le premier exercice il y avait 12 personnes « contre » et 8 « pour » :

Il est plus facile de déconstruire que de construire.

Je suis formatrice depuis 8 ans et travaille sur les outils et sur les freins à l'égalité.

La thématique de la journée est « De l'intime et au politique ». On l'a bien vu dans l'exercice : tout de suite on bouleverse nos intimes et nos politiques.

Les « formules choc » étaient préparées. Nous travaillerons cet après-midi sur : « Comment faire face à ces formules choc ? », comment organiser notre argumentaire par rapport aux arguments des masculinistes et des réfractaires ? Trouver la façon d'être moins désarmé-es.

Nous sommes ici d'accord sur l'utilité de l'égalité, nous allons tenter de décoder les argumentaires, travailler notre efficacité.

Anne G. (HF Rhône Alpes) : Il ne faut pas opposer la démonstration à l'argumentation. Une « formule choc » ne suffit pas. Il faut faire attention à la réduction de la pensée qu'elle implique. Il ne suffit pas de dire « les femmes représentent 50 % de l'humanité », il faut aussi développer une argumentation.

Anne Morel : On peut amener l'âne à la rivière mais on ne peut pas le forcer à boire. Il faut chercher à être « entendable ». Être plus calme face à cet intime qui nous submerge. Il ne s'agit pas de faire des slogans. Il y a aussi une question de stratégie. Quand a été lancée tout à l'heure la formule choc « c'est réveiller la guerre des sexes », immédiatement un réseau s'est reconstitué, une discussion pour chercher à contrer cette assertion.

Anne Morel nous raconte l'histoire du centième singe : Pendant 30 ans des chercheurs japonais ont étudié des singes sur une île. Ils leur envoyaient des patates douces qui en tombant sur le sol se remplissaient de terre. Les singes passaient beaucoup de temps à gratter ces patates. Et puis un jour une femelle a commencé à laver la patate. Quelques jeunes singes sont venus laver la patate avec elle mais les autres ne faisaient rien. Mais au centième singe, tout à coup, tous les singes se sont mis à laver les patates et en plus, les singes des autres îles ont aussi lavé les patates et ça c'est transmis génétiquement. Cela rejoint la résonance morphique qui se passe sur la planète entre les humains : les êtres sont reliés par les résonances autres que corporelles. Pour qu'il y ait une évolution dans les sociétés, il faut deux choses :

- affiner sa conscience individuelle
- affiner la masse critique.

Peut-être le centième singe est ici aujourd'hui ? Peut-être cela va basculer aujourd'hui !



PRESENTATION DES SOCLES DE L'EGALITE

Christine Detrez, sociologue ENS-Lyon

Le genre et l'égalité dans notre société font débat : égalité / parité, théorie / études de genre, essentialisme.... Derrière les querelles de vocabulaire il y a la réalité du travail des chercheur-es, anthropologues, philosophes, sociologues : voici un état des lieux et questions en suspens

Qu'est-ce que l'on entend en sociologie par le terme de « genre » ?



En introduction Christine Detrez nous présente les dessins de sa fille de 3-4 ans. Le premier représente une sorte de sorcière aux cheveux courts et hirsutes, la légende est écrite sous sa dictée par sa grande sœur : « Je suis moche pour une princesse ! »

Un second dessin représente une princesse aux cheveux longs et la légende : « Regarde, le prince, il m'aime ! »

Ces dessins d'enfants montrent bien le conditionnement social de cette petite fille dont l'environnement familial l'avertit pourtant des stéréotypes : pour elle, « la princesse doit être

belle » et « on devient une belle princesse grâce au prince ». Ceci démontre la force de la socialisation de genre.

Pendant longtemps les sociologues ont trouvé que l'on ne parlait pas suffisamment de la notion de genre et l'actualité a fait que d'un seul coup on s'est mis à en parler mais avec beaucoup de contresens, en particulier cette confusion entre « théorie » et « étude », et le réveil de la crainte d'une soi-disant « guerre des sexes ».

Il y a 15 ans, dans son livre *L'ennemi principal*, Christine Delphy écrivait des propos qui répondent tout à fait l'actualité :

« Les défenses sans cesse renouvelées sur la « différence sexuelle » (*on y reviendra : ceci recouvre l'idée que les sexes sont différents et complémentaires, ce qui implique l'attribution de rôles sociaux suivant son sexe : on est épanouie pour une fille si on est secrétaire et aigri pour un garçon si l'on n'est pas directeur...*) ne font que confirmer l'importance du genre dans nos sociétés. Une importance sociale telle, qu'elle est apparemment le fondement de notre appréhension du monde. On est obligé de faire cette hypothèse quand on observe les réactions à toute mise en cause du sens du dogme, à savoir que la différence des sexes est donnée telle quelle, en deux, par la nature, et que la nature lui a aussi donné son importance qu'on ne peut défier qu'à nos risques et périls. La moindre contestation du dogme suscite l'accablement des interlocuteurs.

« Mais alors, disent-ils, disent-elles, si ce que vous dites est vrai (*qu'il n'y aurait pas de différence des sexes donnés par la nature*), il n'y a plus ni de haut ni de bas, ni de soleil ni de lune, ni de jour ni de nuit, ni d'oiseau ni de fleur, ni bien entendu d'amour, l'humanité elle-même est en péril ! » On dirait que le chaos les menace et que ils-elles vous menacent du chaos. Tout se passe comme si la différence des sexes était ce qui donne sens au monde et certains et certaines en viennent à le dire explicitement. »

Christine Delphy montre bien dans ce texte la pensée confuse et généralement établie que la différence sexuelle est donnée par la nature et que remettre en cause cette différence c'est remettre en cause la nature et si l'on remet cela en cause, tout s'écroule.

C'est bien ce qui s'est passé au moment des « Manifs pour tous ». A des panneaux tels que : « Touche pas à mes stéréotypes », nous devons répondre autrement que par : « Ce sont des obscurantistes ».

Ce sont de vraies questions :

- Pourquoi remettre en cause des stéréotypes établis depuis la nuit des temps ?
- S'ils fonctionnent, pourquoi les remettre en cause ?

En 2011, la première réaction violente médiatisée avait été provoquée par l'apparition dans les manuels de SVT de 1^{ère} d'un chapitre intitulé « Devenir homme et femme ». Cela fait des années que l'on aborde le genre et les stéréotypes dans les manuels de sociologie pour les classes de ES. On voit que le scandale arrive parce que l'on en parle dans un manuel de SVT, donc de biologie. Nous ne sommes plus sur la question du sexe social, mais du sexe biologique. Cette polémique s'apaise et refait surface au moment du « mariage pour tous ».

Dans l'avalanche de déclarations, on a vu cette fameuse « Théorie du genre » brandie comme un épouvantail dans une totale confusion conceptuelle. Dans cette confusion le genre est ce qui définit la sexualité.

Cela fonctionne en poupée gigogne :

Identité sexuée = masculin, féminin = genre = sexualité = orientation sexuelle = homosexualité

Alors que la sexualité n'est qu'une partie des études de genre (qui observe aussi le travail, l'art...) et que l'orientation sexuelle n'est qu'un aspect de la sexualité, le raccourci est établi :

Genre = identité sexuée = orientation sexuelle.

D'où les accusations : « Ils veulent promouvoir l'homosexualité dans les écoles maternelles » et les déclarations se voulant rassurantes du ministre Vincent Peillon (2013) : « Si l'idée est qu'il n'y a pas de différence biologique, physiologique, entre les uns et les autres, je trouve cela complètement absurde ».

Or aucun chercheur en sociologie n'a jamais prétendu qu'il n'y ait pas de différences biologiques entre les sexes.

Il y a eu à cette déclaration du ministre une réponse de sociologues dans *Libération* qui a abouti à l'édition d'un petit manuel de référence fort utile : *Introduction aux études de genre* par Laure Bérini, Sébastien Chauvin, Alexandre Jaunait et Anne Revillard, Ed° De Boeck, 2012.

Penser que les études de genre auraient pour but de démontrer que les différences entre les sexes n'existent pas est aussi absurde que de dire que les études sur le racisme ont pour but de démontrer que les différences de couleur de peau n'existent pas. Tout comme l'étude sur le racisme analyse pourquoi avoir une peau plus foncée ou plus claire, des cheveux crépus, vous assigne un rôle dans la société, les études de genre analysent pourquoi et comment avoir des seins, un pénis ou un vagin, instaure une hiérarchisation dans la société qui devient le fondement de cette société.

La question de la nature est ici capitale, puisque la nature devient symboliquement le fondement naturel, immuable de l'ordre social.

Contrairement à ce qu'en disent ses accusateurs, les études de genre affirment qu'il y a beaucoup plus de différences que les différences de sexes !

Historiquement, il y a plusieurs étapes dans la construction des études et analyses de genre. Il est important d'y revenir, car il faut reconnaître qu'il peut être violent, pour quelqu'un qui ne s'est jamais penché sur ces questions, d'aborder les études de genre par les questionnements les plus récents qui interrogent le principe qu'il n'y ait que deux sexes.

1^{ère} étape : anthropologie (1940/1950)

Les anthropologues, avant les sociologues, ont interrogé ce qu'on appelle dans le langage courant « l'évidence du naturel » et « le naturel de l'évidence ». Pourquoi ? Simplement parce qu'ils étudient ce qui se passe à l'autre bout de la planète et ce qui vous semble « évident » ou « naturel » chez vous, ne l'est pas dans une autre société.

L'anthropologie relativise les évidences car elle compare des espaces.

On peut prendre l'exemple simple de la beauté : les critères de la beauté ne sont pas les mêmes suivant les époques et les sociétés.

Le concept de genre apparaît en premier avec Margaret Mead. Elle étudie chez les peuplades d'Océanie ce qu'elle appelle des « tempéraments » où les critères de masculinité ou de féminité sont très différents. Chez les Arapêches elle constate que la douceur et l'altruisme sont des qualités attribuées autant aux hommes qu'aux femmes ; chez les Mundugumors la violence et l'individualisme sont attribués à tout le monde ; chez les Tchambulis les hommes sont qualifiés de sensibles et les femmes d'autoritaires.

Elle établit : « Il nous est permis d'affirmer que les traits de caractères que nous qualifions de masculins ou de féminins sont pour un grand nombre d'entre eux, sinon en totalité, déterminés par le sexe d'une façon aussi superficielle que le sont les vêtements, les manières, une coiffure qu'une époque assigne à l'un ou l'autre sexe. »

Les assignations sexuelles ne sont donc pas une question d'hormones, mais, dans chaque société, façonnées par la culture. A son époque (les années 40) ces constats sont révolutionnaires.

2^{ème} étape : psychiatrie et sexologie (fin des années 1950)

A cette époque, l'homosexualité et la transsexualité sont encore considérées comme des pathologies. Les travaux de John Money et Robert Stoller, psychiatres, tentent de réduire cette pathologie et ils formulent une différence entre le corps qui a un sexe et le fait que le patient se reconnaisse dans l'autre sexe. Ils inventent donc, l'« identité de genre ». Leur conclusion est qu'il faut opérer.

Un livre important de cette époque est *Middlesex* de Jeffrey Eugenides, un très beau roman d'une jeune fille qui se découvre hermaphrodite et qui se cherche dans son identité sexuée.

3^{ème} étape : le féminisme (fin des années 1960)

L'apport du mouvement féministe est de créer un outil théorique du genre, s'appuyant sur la dénaturalisation, la dimension construite des sexes, le fameux : « On ne naît pas femme, on le devient » de Simone De Beauvoir.

Les féministes établissent une différence entre sexe et genre :

Sexe : Mâle/femelle

Genre : Masculin/féminin

Les rôles masculins/féminins sont donc construits.

Dans un second temps la réflexion se porte sur les rapports de pouvoir : non seulement les rapports de sexes sont construits, mais ils établissent une hiérarchie, un classement qui induit un rapport de domination. Ce qu'on dit socialement être féminin ou masculin n'a pas de rapport avec ce que sont en réalité les individus. Le genre c'est ce que la culture a fait du sexe. Ce que la culture fait d'hommes et de femmes adultes.

4^{ème} étape : le questionnement actuel : le genre précède-t-il le sexe ?

Jusqu'à cette étape on ne s'est pas interrogé, on n'a pas remis en cause l'aspect biologique de ce que l'on appelle sexe : on naît biologiquement mâle ou femelle. C'est la culture qui en fait des garçons virils et des femmes féminines.

Les questionnements actuels sont en effet très déstabilisants. Comme le dit Christine Delphy :

« Est-ce que ce n'est pas le genre qui précède le sexe ? Quand on met en correspondance le genre et le sexe on pense comparer du social à du naturel ou est-ce qu'on compare du social avec encore du social, cette fois les représentations que se fait une société donnée de la biologie ? »

Comment peut-elle en arriver à une telle remise en cause ?

Deux situations ont permis de se poser de telles questions :

Les sportives : Anaïs Bohuon a écrit un livre sur les tests de féminité dans le cadre des jeux olympiques. En effet, certaines sportives, en particulier des pays de l'Est ont été disqualifiées suite à des tests de féminité prouvant qu'elles avaient un corps de femme mais des dosages hormonaux ou des chromosomes d'hommes. Derrière ces disqualifications se cachent des questions géopolitiques, mais elles posent la question des critères sur lesquels on se base pour définir qui est femme ou homme biologiquement.

Les inter-sexes (hermaphrodites) : L'assignation du sexe biologique repose sur 4 items :

- Anatomie : avoir un pénis ou un vagin
- Gonades : avoir des testicules ou des ovaires
- Hormones : les taux d'ostéogène ou de testostérone
- L'ADN : XX / XY

Une personne sur 2000 naît sans qu'il y ait une adéquation totale entre ces 4 items. C'est énorme.

On peut ne pas s'en rendre compte, on s'en rend compte, par exemple, suite à un problème médical ou de stérilité. Sur le site mademoiselle.com on peut entendre le témoignage très instructif de cinq personnes. Dans le cas des hermaphrodites, généralement, on opère à la naissance. On explique aux parents, qui ne sont pas préparés à cette problématique, que ces testicules sont cancéreux, ce qui est faux... Mais il s'agit de remettre les corps dans deux catégories. Les intersexes ont créé une association qui réclame le droit de choisir à l'âge adulte d'être opéré ou pas et de ne pas l'être à leur insu ou à celle de leurs parents.

Il y a quelques années, il y a eu un colloque qui rassemblait des intersexes et des médecins. Ce fut très violent. La chirurgienne qui intervenait utilisait un vocabulaire très pathogène, par exemple : « pénis atrophié... ». Le président de l'association est intervenu « non, c'est une autre forme de pénis ». Cette personne a été opérée à la naissance et a expliqué qu'elle avait dû subir 50 opérations et accusait la chirurgienne de barbarie. La chirurgienne, très pragmatique, a répondu en substance : « Imaginez un couple qui ne s'est jamais posé ces questions, qui n'a jamais entendu parler de genre, à la naissance, comme tout parent, il vous pose la question : « est-ce une fille ou un garçon ? » et vous ne pouvez rien lui répondre. » Dans la dichotomie actuelle de notre société, comment accueillir un enfant qui n'est ni fille ni garçon ?

Voilà donc comment on est arrivé à se reposer la question de la chronologie de la construction du sexe et du genre. Pour la chercheuse en biologie Anne Fausto-Sterling – qui a établi que les 4 critères cités plus haut sont biologiques – les mettre en deux catégories est un acte social.

Cette multiplicité des corps ne s'accorde pas au fait que socialement nous soyons obligés de nous mettre dans deux cases. Ces « une personne sur 2000 » qui naissent différentes nous obligent à nous poser les questions différemment.

En conclusion, la définition du genre s'appuie actuellement sur 4 principes qui peuvent s'appliquer aux situations particulières des uns et des autres :

- Le genre c'est l'adoption d'une **posture constructiviste**. Il s'agit de rompre avec l'essentialisme. Le genre est une construction sociale qui varie selon les lieux et les époques.

Il n'y a pas d'essence de la féminité ou de la masculinité, mais un apprentissage tout au long de la vie de ce qu'on doit être comme homme ou femme dans une société donnée.

- Les études de genre travaillent dans une **perspective relationnelle**, sur la relation féminin/masculin, qui va en sens inverse de cette idée de « guerre des sexes ». Les études de genre ne travaillent pas que sur les femmes ou le féminin, il s'agit de comprendre un système dans lequel s'élaborent le féminin et le masculin au sein d'un rapport social.

Si les représentations sont clivées, c'est qu'elles sont en relation les unes avec les autres. Par exemple, si l'on dit que les femmes sont douces, c'est parce que l'on dit que les hommes sont violents.

- Il s'y rattache une **notion de classement, de hiérarchie, de pouvoir**. Il ne s'agit pas seulement de montrer comment ces différences se construisent, mais comment ces différences classent les personnes dans la société : assignation des places, des métiers, des rôles et aussi symboliquement : des valeurs, des qualités, etc.

Ce qui est intéressant dans cette perspective c'est de penser aussi le masculin : comment les hommes sont aussi « victimes » de cette domination masculine. Les causes principales de mortalité chez les jeunes hommes sont l'alcool, la vitesse... L'homophobie pèse sur les garçons dans les cours de récréation. On parle de coût de la masculinité, de prix de la virilité.

Il s'agit de réfléchir à ce système qui pèse autant sur les uns et les autres.

- **L'imbrication des rapports de genre dans les rapports sociaux** (c'est ce qu'on appelle l'intersectionnalité). On ne naît pas seulement fille ou garçon, mais aussi de telle appartenance, milieu social, couleur de peau... Les rapports de pouvoir s'imbriquent aux rapports sociaux : ce n'est pas la même chose de naître fille blanche, fille d'avocate et d'être hétérosexuelle, que de naître garçon noir, fils d'ouvrier et d'être homosexuel...

Il faut lutter contre l'entreprise récurrente de naturalisation. Quand quelqu'un dit : « C'est naturel », il vous semble qu'il n'y a plus rien à dire, et bien non, l'idée de la « nature » est aussi une construction et la « nature » se change aussi.

TABLE RONDE

Dominique Declercq, accompagnateur d'artistes et responsable de programmation témoigne :

Il évoque une prise de conscience très progressive :

« Je fais un constat, pas une dénonciation. Je voyage beaucoup avec mes artistes (8 hommes et femmes) et je peux en effet constater que dans les festivals ce sont les femmes qui sont majoritairement représentées dans le Jeune Public. Il faut dire aussi que peu d'hommes font ce type de propositions.

Quand j'ai commencé la programmation du festival "L'Ivresse des Mots", Catherine Gendrin avec qui je travaillais m'a fait la réflexion : il y avait une évidence de différence homme/femme dans la programmation. Ce côté un peu militant m'a agacé : je ne m'étais jamais posé la question. Mais quand j'ai regardé, j'ai pu constater qu'elle avait raison. Une évidence incroyable.

Sur l'ensemble des festivals, peu de femmes sont en ouverture de festival ou en tête d'affiche, 9 fois sur 10 c'est un homme.

Les équipes de diffusion sont dirigées surtout par des hommes car une femme "tombe" enceinte. C'est une chose clairement énoncée quand les producteurs ou organisateurs discutent entre eux.

Pour les artistes, quand un conteur homme de mon équipe part en tournée, il a un comportement assez égoïste : la question ne se pose pas, il part, sa femme s'occupe des enfants. Par contre, si je dis à un diffuseur que la conteuse part avec un enfant cela paraît très difficile à mettre en place. Par exemple trouver un-e baby-sitter pendant les spectacles, cela semble quasi impossible.

Mondoral, la seule structure de conte reconnue par le ministère jusqu'à il y a peu, est une structure tenue par 4 hommes.

Une manière très pénible de mettre la question sur le côté, d'évacuer le problème, est de faire dans les festivals une soirée « Paroles de femmes ». Certaines de mes conteuses refusent de participer aux programmations pour la « Journée de la femme » qui, encore une fois, stigmatise la différence par le côté événementiel.

Par ailleurs, les héros sont masculins dans 75% des histoires, qu'elles soient racontées par des conteurs ou des conteuses. Quand j'ai parlé de ces chiffres à mon équipe, ils ont dit : « Non, ce n'est pas possible ! » On a vérifié, c'est bien le cas. 75 %, 3 spectacles sur 4, c'est énorme.

Françoise B : Merci Dominique de ta remarque, car en effet, parfois le simple fait de prendre conscience de cette inégalité permet de faire bouger les lignes.

Anne Morel : Il existe des outils pour corriger l'inégalité dont la culture doit s'emparer. Par exemple, sur les conditions de tournée et l'association temps de vie professionnelle et personnelle.

Un autre exemple : c'est dans les habitudes, en musique actuelle en particulier, de demander dans la loge des boissons alcoolisées très coûteuses. C'est accepté. Il y a un coût à cette mauvaise articulation : l'alcoolisme ou la dépression chez les hommes par exemple. Alors pourquoi cela pose problème de payer un-e baby-sitter ? Les feuilles de routes sont formatées. La culture est très feignante et n'utilise pas ces outils de vigilance.

Plus il y a d'égalité, plus il y a d'efficacité dans le travail, c'est prouvé. C'est tout à votre honneur d'être vigilant mais il y a des outils professionnels et des grilles qui existent. Il faut les utiliser.

Françoise B : La volonté de changement des programmeurs dans le conte ne s'exprime pas aujourd'hui. Nous avons envoyé en début de saison l'étude de Marion Firecka aux 50 programmeurs dont les festivals ont été l'objet de cette étude en les invitant à s'associer à nous pour la journée d'aujourd'hui, nous avons eu aucun retour ni même accusé de réception.

Public : Que pouvez-vous dire du public ?

Dominique Declercq : Il y a eu une grosse évolution sur les trois premières années du festival. La première année c'était principalement des mamans avec les enfants qui venaient aux spectacles jeunes ou tout public. Puis les papas sont venus, ensuite les couples avec les enfants et maintenant les parents vont aux spectacles adultes.

Marie Maklès, directrice de médiathèque et programmatrice de conteurs témoigne :

Les bibliothèques sont un monde de travail majoritairement féminin, issu d'une tradition bénévole, familiale et féminine, et c'est resté dans les mœurs. Il y a quelques hommes mais dans les directions de bibliothèques. En tant que directrice, je travaille avec les élus, où là, c'est un monde plus masculin. Je suis confrontée à ce double problème : les élus masculins et un personnel féminin.

Mon expérience de comédienne et marionnettiste m'a amenée à mettre en place une programmation autour de la parole. Avec l'élue à la culture nous avons mis en place depuis 14 ans une programmation mensuelle de conteurs professionnels. Il a fallu convaincre que le conte n'est pas réservé aux enfants. Et après 14 ans, ce n'est toujours pas gagné ! Je programme en alternance de la Petite Enfance et du Tout Public. J'ai pu en effet constater que pour la petite enfance ce sont des conteuses et plus le public grandit plus ce sont des conteurs.

Je ne me pose pas la question Hommes/Femmes. Mon repérage de conteurs est plutôt sur des thématiques. Et sur les spectacles adultes, je programme en effet plus d'hommes.

Claire P. : Vous attribuez le déséquilibre de programmation au fait qu'il y a plus d'hommes qui content pour les adultes ? On a le problème avec la petite enfance où les hommes sont très rares. On va les chercher. Et l'on va se retrouver avec le paradoxe que l'on va faire plus travailler les 4 ou 5 hommes qui content pour la petite enfance (les 0-3 ans) alors que les femmes ont du mal à trouver du travail parce qu'elles sont trop nombreuses. Mais on le fait car il nous semble important que ce ne soit pas que des femmes qui s'adressent aux bébés ! C'est le même problème que dans les concours où il y a des quotas pour les hommes et la discrimination positive ne fonctionne que pour eux.

Didier K. : On peut poser la question de la même manière pour le spectacle adulte. J'ai personnellement la sensation qu'il y a plus de femmes créatrices et audacieuses que d'hommes. Je rappellerai l'expérience des auditions derrière un paravent pour les musiciens d'orchestre qui a permis l'accès des femmes à des sélections. Il faut se remettre en cause et faire confiance aux femmes : le faire en tant que programmateur. Pourquoi fait-on plus confiance aux créations d'hommes que de femmes ?

Marie Maklès : J'ai simplement dit que plus on monte dans les âges du public plus on trouve de propositions faites par des hommes.

Françoise B. : Et pourtant dans la réalité il y a 60 % de femmes dans notre profession et toutes font des propositions pour les adultes, mais qui ne sont pas choisies ou simplement étudiées.

Marie Maklès : Je voudrais revenir sur cette question du public. En effet, il y a de plus en plus de papas qui accompagnent les enfants aux spectacles et cela donne une réelle ouverture.

Irma H. : Enfin ! Il m'est arrivé de poser la question aux pères, la réponse : « C'est pour que maman fasse le ménage tranquille ! » *(rires)*

Françoise B. : Ce qui serait intéressant, c'est que vous, en tant que programmeurs, puissiez interpeller vos collègues sur ces questions et les inviter, organiser des temps comme ceux-ci avec eux.

(Françoise B. remercie pour les interventions et annonce la pause du déjeuner.)



APRÈS-MIDI 15 participantes
ATELIER ANIMÉ PAR ANNE MOREL ET MATHIAS GOURDOT

Anne Morel et Mathias Gourdot slament en duo :

Quand on parle de sexe, la première des évidences c'est de dire qu'il existe deux sexes :
Un masculin, un féminin.
Que le monde s'organise autour de cette pensée binaire.
Pourtant dans la nature c'est pas si clair.
Alors développons notre imaginaire.

XX/ XY/ XO on va vous refaire le parcours.
On peut dire que la nature c'est un homme, c'est une femme
Qu'il n'y a rien de plus sûr, que c'est la seule pointure, que c'est la seule nature

Ouais ! Mais Il serait peut-être temps de changer. Faudrait oser, oser ! Allez, c'est parti!
Osons, posons les cartes sur table, faisons tomber les fables, une fois pour de bon.

Et ça fait ovulation/ éjaculation. Tu seras fillette/fiston,
Mais c'est bien plus complexe. Ouais, ouais, dans les deux sexes,
On a du féminin, du masculin.
Les keums et les femeu, même ceux qui sont entre les deux.
Y'a trois sexes biologiques... Hermaphrodites... huit codes génétiques.
Clic ! C'est l'explosion. Chromosomes.

*Les gènes gênent alors qu'ils sont pas censés gêner...
C'est leur mode collagène, l'artificielle beauté.
Il faudrait se désenclaver, s' lâcher, s' laisser aller.
Y' aurait moins de rôles à tenir, moins de pression à subir.*

On dit que faire l'amour c'est un homme c'est une femme pour la reproduction
Qu'il n'y a aucun détour : reproduction, production, consommation.
Baiser pour la natalité... Laissez peser.

Mais Dame Nature est une fée d'aventure, elle est bien plus diversifiée
Faut profiter de possibilités... faut nuancer le modèle proposé...
Sans être jugé pouvoir s'étreindre... c'est insensé de se restreindre
La nature n'est pas sectaire, débloquons notre imaginaire ...

*Les gènes gênent alors qu'ils sont pas censés gêner...
C'est leur mode collagène, l'artificielle beauté.
Il faudrait se désenclaver, s' lâcher, s' laisser aller.
Y' aurait moins de rôles à tenir, moins de pression à subir.*

Double X/Y ça veut pas dire que t'as pas de quéquette, non, non, t'inquiètes
La nature n'est pas une secte, le développement d'notre intellect.
Délectons nous de tout ce que nous avons en nous, nos petits points communs.

Cousines et cousins on est fait de rose et de bleu.
On n'est pas né dans des roses, on nous a pris pour des bleus.
Plus on s'éloigne de ce qu'on est, on se relaye

Il faudrait savoir ce qu'on a, savoir ce qu'on est, pas ce qu'on nous a dit qu'on était
Mais des mais des mais, des schizophrénies collectives, la dérive lucrative
Circuit fermé et à terme c'est le manque d'oxygène assuré.

*Les gènes gênent alors qu'ils sont pas censés gêner..
C'est leur mode collagène, l'artificielle beauté.
Il faudrait se désenclaver, s'lâcher, s'laisser aller.
Y'aurait moins de rôles à tenir, moins de pression à subir.*

Anne Morel : Il s'agit d'un extrait de la « Jeanne d'Arc conférence » : une conférence théâtralisée avec une comédienne, un chanteur hip-hop, Mathias, rappeur, et moi, metteure en scène. On tourne cette conférence depuis cinq ans dans pas mal d'endroits. On a rencontré 5 000 collégiens et lycéens étudiants dans des festivals hip-hop, trans, universitaires, gays, « normaux » et ceux qui ne se définissent pas. C'est un atelier pratique. Le centième singe est peut-être là? C'est certainement une guenon... ou un inter-sexe ?

Chaque fois il y a peu d'hommes.

Cet après-midi nous allons aborder plusieurs sujets :

Le premier frein à l'égalité : l'illusion de l'égalité / Qu'a-t-on à gagner à l'égalité ?

Le langage et la façon dont on peut construire des argumentaires.

Nous allons travailler sur ces moments où nous avons été « embêté-es », où nous avons la sensation de ne pas avoir réussi.

Une des spécialités des femmes est de ne jamais fêter leurs victoires. Pourtant, il y a des choses qui bougent, comme le fait d'être là toutes ensemble.

L'illusion de l'égalité / La place des hommes

Exercice pratique :

On place 2 chaises côte à côte et on fait asseoir dessus un homme et une femme (Mathias Gourdot et Claire P.).

A quelques mètres d'eux il y a une assiette de riz.

Il y a diverses stratégies pour atteindre l'assiette : positionnement des chaises ou des protagonistes.

Ces positionnements illustrent tous les enjeux de l'inégalité H/F ou forts/faibles.

L'exposé de la situation :

- Cet homme travaille très dur, il doit se lever tôt le matin afin de travailler le plus possible au cours de la journée. Il ne dort pas assez, ne mange pas très bien, n'a pas le temps de pratiquer un sport. Ce matin, il est si pressé qu'il n'a pas eu le temps de prendre son petit déjeuner. De toute façon, il n'y avait que du riz alors qu'il préfère les pâtes. En un mot cet homme est épuisé et personne ne l'aide.
- Cette femme est en forme. Elle mange bien, dort bien. Elle a des séances d'entraînement trois fois par semaine. Elle travaille mais pas trop car d'autres personnes l'aident. Ce matin elle a pris un bon petit déjeuner. Du riz : c'est son repas préféré.

Il y a une assiette de riz ici, à distance égale des deux chaises où l'homme et la femme sont assis.

Que va-t-il se passer ?

Quand je dis « go », vous pouvez prendre le riz : qui va arriver en premier à l'assiette ?

Cette femme est en forme, elle va arriver plus rapidement à l'assiette de riz. A-t-elle faim ?

La question n'est pas là : elle arrive en premier. Est-ce que cette situation est juste ?

Public : S'il y avait à choisir, c'est plutôt l'homme fatigué qui aurait besoin de manger.

Anne Morel : Donc la situation est injuste. Est-ce qu'elle est discriminatoire ?

Non : ils partent exactement sur la même ligne. Elle n'est pas juste, mais pas discriminatoire.

Est-ce que vous pourriez apporter une proposition pour que la proposition soit plus juste ?

Vous pouvez déplacer les personnes et l'assiette dans l'espace.

Public : Elle ne se lève pas parce qu'elle a déjà mangé et lui, il va pouvoir, à son rythme, aller chercher son assiette de riz. Elle lui laisse le champ libre.

Public : Elle se lève et elle lui apporte l'assiette de riz.

Anne Morel : Concrètement, que peut-on faire dans l'espace ?

Public : Reculer la chaise de la femme.

- on peut aussi l'attacher !

- on peut aussi laisser les chaises là où elles sont et la laisser aller chercher le riz puisqu'elle aime ça !

- on peut partager l'assiette en deux !

Claire P. : Est-ce que j'ai le droit de lui dire : « Je n'ai pas faim, va manger l'assiette de riz »

Anne Morel : Oui, tu as le droit.

Bon, on a reculé la chaise de Claire, on peut avancer celle de Mathias. On peut aussi avancer l'assiette.

Claire P. : si on estime que l'on est dans un système de course, de compétition parce que sinon...

Anne Morel : qu'est-ce que l'on peut faire d'autre...il n'aime pas le riz...

Public :

- C'est des caprices.

- On peut aussi le laisser mourir.

- Il aurait pu manger le riz, même s'il préfère les pâtes, si il a très faim.

- On peut mettre autre chose dans l'assiette.

Anne Morel : On peut diversifier.

Public : On peut les interroger les deux et leur demander leur avis, de se mettre d'accord.

Mathias Gourdot à Claire : Tu es d'accord que l'on mette des pâtes ?

Claire P. à Mathias Gourdot : Pas trop, car j'aime le riz !

Anne Morel : Nous venons de définir les politiques liées aux questions d'inégalité :

Première situation : Elle ne se lève pas et lui, arrive à son rythme pour manger.

Donc cela veut dire que les hommes conscients, (directeurs de CDN ou autres) ne postulent pas et laissent les femmes accéder tranquillement et postuler sur des shortlist pour pouvoir accéder aux programmations, aux postes de direction, aux résidences ou aux moyens de production.

Deuxième situation : Elle se lève et va lui apporter l'assiette.

Les hommes dans la culture vont demander aux ministres et à tout le monde : il faut plus de femmes dans les nominations et plus de moyens de production. On va se mettre en jachère pendant un certain nombre d'années jusqu'à ce que l'on ait rétabli l'équilibre.

Troisième situation : On recule la chaise de la plus forte.

Les ministères, les politiques, décident que 25% de femmes ce n'est pas acceptable, donc on gèle les postes de direction pour les hommes pendant un certain temps de façon à obtenir une égalité. C'est ce que l'on appelle la discrimination positive qui répare une discrimination antérieure.

Dans la réalité, les deux protagonistes ne se voient pas. La réalité c'est que le dominant a déjà, au départ la chaise plus près de l'assiette, il ne voit pas le dominé qui est derrière lui. C'est un acte volontaire

complexe de se retourner, d'où quiproquo avec les dominants qui veulent éradiquer du vocabulaire le terme « discrimination positive ».

Quatrième situation : on décide qu'elle ira seule manger le riz.

On décide que la culture est 100% masculine, c'est très bien comme cela.

Cinquième situation : on peut partager l'assiette en deux. C'est la parité, 50/50 !

Public : on peut dire : va manger le riz, je n'ai pas faim.

Anne Morel : Là, on arrive à un niveau de conscience des gens au pouvoir qui disent : « Moi le pouvoir, j'en ai assez ».

Public : Et prends les ennuis avec ! (*rires*)

Claire P. : je viens de comprendre que je suis celle qui est en forme, peu importe homme ou femme, c'est celui qui a tout, qui va bien, qui a tous les moyens, qui mange bien....

Anne Morel : L'homme blanc, riche...

Une autre réflexion revient souvent : « il n'a pas l'air si faible que cela ». Il faudrait que les dominés, pour être crédibles, aient l'air de victimes, qu'ils fassent la manche, si tu es un vrai dominé tu dois réclamer, geindre, sinon on ne te croit pas.

Sixième situation : on peut avancer la chaise du faible.

Ça c'est les bonus. En Poitou-Charentes il y a 57% d'écart de moyens de production entre les hommes et les femmes. C'est un territoire où il y a d'ailleurs énormément de conteurs. Il y a un bonus pour les compagnies de femmes, de même qu'il y a un bonus pour les collectifs, pour les compagnies qui prennent des risques. Un bonus c'est 17% de plus de subventions. C'est la première Région en France à avoir mis ça en place. Ça ne répare pas tout, mais c'est un pas.

Septième situation : on peut décider de mourir

Cela peut arriver à tout le monde : à cause des dominants impuissants qui ne savent pas comment résoudre le problème ou des dominés qui baissent les bras.

Huitième situation : il dit qu'il n'aime pas le riz, ce sont des caprices.

Les femmes dominées font des caprices et en plus elles se victimisent, elles se stigmatisent.

En Poitou-Charentes, on a entendu des femmes, dans l'espace public, quand on a présenté le projet des bonus dire: « C'est scandaleux, les bonus stigmatisent les femmes » et malgré tout aller cocher sa case bonus pour obtenir le subventionnement supplémentaire.

Aucun « collectif » (qui bénéficient aussi d'un bonus) n'a crié à la stigmatisation. Ils ont trouvé juste que pour un travail, compliqué et expérimental, on les aide.

Aucun homme ou femme qui a pris des risques, n'a dit : « On nous stigmatise. »

Ce type de réaction s'appelle « l'oppression intégrée ». En tant qu'opprimées, nous intégrons notre oppression pour pouvoir survivre.

C'est un mode de résistance, une façon de dire : « Je ne veux pas être stigmatisée et être associée au pauvre ni au faible. Je veux être celle qui va s'en sortir « malgré tout ».

Certaines femmes ne se rendent même pas compte qu'elles sont opprimées.

L'oppression intégrée est une chose contre laquelle nous devons travailler tout au long d'une vie. Chaque fois que quelqu'un dit : « Oui mais il y a aussi des femmes qui y arrivent ! »

Il y a aussi des esclaves qui disaient : « Il ne faut pas changer les choses » et ne voulaient pas être affranchis.

Quelquefois on est tellement sous l'eau. En tant que femme artiste on se dit : « Je suis trop à fond, pas le temps d'être dans un réseau. Et puis je ne vais pas si mal... » On s'isole et on ne reconnaît pas sa discrimination.

C'est une égalité illusoire où vous refusez de faire partie des opprimés, pensant que sinon vous vous s'écroulez.

Militer à H/F ou dans d'autres mouvements, c'est pouvoir agir ensemble.

Neuvième situation : on peut mettre autre chose dans l'assiette

On peut diversifier. On peut ne pas vouloir être directeur d'une grosse structure et diriger comme les hommes. On peut, par exemple, revaloriser les formes hétéronomes, c'est à dire qui se mélangent. Actuellement il y a une domination esthétique qui passe par le fait que les œuvres financées soient uniquement avec les fonds venant de la culture : comme par exemple au Festival d'Avignon.

Mais il y a des œuvres financées par le social, le rural, le droit des femmes : mais les formes issues de ces financements sont dévaluées. Chaque fois que vous travaillez sur le terrain, avec des porosités spectateurs/acteurs, c'est dévalué.

Si nous travaillons sur le fait qu'il va y avoir dans l'assiette du riz, des pâtes, des amandes, des formes hétéronomes, d'autres répertoires, des formes de contes itinérants, savoir créer vite avec des équipes mouvantes, savoir répondre à des commandes (...). Si on multiplie les esthétiques, Madame va pouvoir continuer à manger son riz et même goûter des pâtes, et Monsieur, qui a un savoir-faire, qui connaît bien le terrain, les porosités, la diversification des financements, va aussi trouver sa place.

Anne Morel lit un extrait d'un livre de Brigitte Grésille : « Les inégalités entre les femmes et les hommes sont contraires à la démocratie, à l'efficacité économique, à la cohésion sociale. Que les femmes sont porteuses de talents et contribuent à la croissance et la modernité, qu'il y a corrélation entre le taux d'activité des femmes et le taux de natalité. »

On m'a demandé un article sur la question des femmes qui initient des pratiques innovantes. Les femmes, étant contraintes à travailler avec moins de moyens financiers, ont inventé des savoir-faire intéressants pour l'avenir du secteur culturel, qu'il s'agisse de coopération, d'utilisation des ressources, d'expériences alternatives, de productions de commandes. Depuis longtemps, elles ne comptent plus que sur le seul argent public pour monter des projets mais savent croiser des financements en se rapprochant de l'économie sociale et des territoires.

Ces pratiques innovantes constituent des facteurs de croissance économique.

Dixième situation : on peut changer le rythme des repas

On peut être dans l'entraide, dans une articulation entre le temps de vie et le temps familial. Dire aux dominants qu'il n'y a pas que le travail dans la vie. Il y a aussi le PIB : Produit Intérieur Bonheur qui peut donner une autre vision du monde, qui dévie le prisme culturel de la compétition, du 70 heures par semaine...

Public : Beaucoup d'hommes font des burnout, des suicides dus au travail excessif...

Anne Morel : C'est le coût de la domination masculine que payent les hommes.

Onzième situation : on leur demande de se mettre d'accord

Le miracle ! Tous les CDN et les moyens de production ont communiqué, se sont parlés, ont échangé.

Ils ont été lucides et se sont aimés !

Il y a quelque chose de l'ordre du désir, comme dit Françoise Lhéritier, qui peut naître quand on a une compagne ou un compagnon qui est épanoui, que l'on respecte et qui n'est pas notre esclave. Érotiquement les choses peuvent se passer autrement que dans un film porno. Quelque chose qui peut s'élaborer ensemble, se partager.

Nathalie L : Est-ce que cela est déjà arrivé que des élus culturels disent « Mettez-vous d'accord, les CDN et les petites compagnies » ?

Anne Morel : Non.

Florence D : A la base Mondoral c'était fait pour cela, la tentative de s'entendre pour exister...

Nathalie L : Oui mais ce sont des structures équivalentes.

Florence D : Au départ il y avait beaucoup de monde et puis ils se sont retrouvés à 4 car ils étaient déjà en relation.⁴

Anne Morel : Regardons l'intitulé de notre journée : « Construire ensemble des outils de l'égalité ». Ensemble ! Et nous ne sommes ici que des femmes... Il y a pourtant des hommes qui aspirent à être plus « humains » qu'« hommes », se sentent concernés par cette injustice sociale qui est simplement inouïe. Si l'on prenait un peuple et qu'on lui fasse subir tout ce que les femmes subissent dans le monde, il y aurait une levée de boucliers, on serait tous mobilisés sur les droits de l'humain...

Françoise B : C'est l'histoire de Nasr Eddin ! Il est chargé un jour d'aller parler et d'expliquer dans une grande assemblée que ce serait bien que le monde vive dans une plus grande égalité, que les riches donnent aux pauvres. Le soir, on l'interroge « Alors ? Comment ça s'est passé ? » « Bien : j'ai réussi à convaincre la moitié des gens. » « Qui ? » « Les pauvres. »

Elisabeth D : J'ai pu remarquer quelque chose sur les réunions tardives dans les équipes de direction. Cela a changé depuis qu'il y a des femmes cadres. Un homme cadre m'a demandé à partir plus tôt car il allait chercher son enfant et je me disais : « C'est tellement bien qu'il se sente concerné » et en même temps je me suis fait la réflexion : aucune femme ne me l'a jamais demandé.

Anne Morel : Il y a eu un travail de fait sur **les 50 privilèges de la femme blanche**. Par exemple :

- Je peux envoyer mon enfant à l'école.
- Si j'ai un enfant blanc, pas homo, pas efféminé, pas trop intello, je peux ne pas me poser la question si dans la journée, il va avoir une discrimination ou une insulte.
- Je peux ouvrir mon journal tous les jours et voir des gens de ma race.

De même, les hommes qui ouvrent leur journal voient des hommes tous les jours....

Face à ces 50 privilèges, soit j'organise un discours de déni (les chiffres ne sont pas vrais), soit je pense que c'est injuste et je vais essayer d'avancer, rencontrer quelqu'un avec qui j'ai une empathie et devenir plus humain. Cette attitude permet d'accéder à la dignité. La compassion permet un dépassement de soi et de la société. Un ami dans un mouvement alternatif me dit : « Quand tous les hommes du monde seront égaux, on verra pour les femmes ! »

Anne Morel lit un extrait de Stoldeinberg qui nous parle des hommes qui sont devenus féministes :

« Je pense à ces hommes dont les conditions féministes jaillissent de la loyauté envers une femme particulière de leur vie : une mère, une amante, une amie chère qui les a emmenés à un point intime, presque intérieur sur ce qu'est la vie pour les femmes sous le régime de la suprématie masculine. Ces hommes en sont venus à un engagement de la solidarité envers cette femme, celui de ne pas l'abandonner, d'être de tout cœur son allié. Pour de tels hommes la loyauté à la vie d'une femme est vécue comme une profonde intimité plutôt que comme une menace de leur identité, comme cela peut l'être pour certains hommes.

Je pense aussi à ces hommes dont l'engagement envers le féminisme se nouait de leur propre expérience de violence sexuelle ou de harcèlement sexuel de la part d'autres hommes, parfois dans l'enfance ou dans l'adolescence. Il se trouve que ces hommes n'ont pas refoulé ce qui leur est arrivé. Ils y ont plutôt reconnu les mêmes dimensions de violence et de harcèlement que les femmes combattaient collectivement. Ces hommes ont choisi pour leur propre raisons silencieuses de se lier au combat féministe pour la fierté et l'intégrité physique. Parce qu'ils savent très bien que c'est ce à quoi tout le monde devrait avoir droit.

Je pense aussi à ces hommes qui sont devenus féministes en partie pour avoir vécu la honte de grandir dans une sexualité qui ne correspondait pas au modèle normal.

Je pense à ces hommes dont le soutien au féminisme procède d'un autre genre de militantisme, de principe. Fort de la perspective de leur pacifisme, de leur antiracisme ou de leur désir de justice

⁴ NDLR : nous n'avons pas voulu soulever le débat lors de cette journée concernant la création de Mondoral, mais la version rapportée ici est à notre sens erronée.

économique et sociale. Ces hommes ont appréhendé les idéaux du féminisme avec sérieux et honnêteté intellectuelle à tel point qu'ils considèrent aujourd'hui le féminisme comme logiquement cohérent ou inhérent à toute personne digne de ce nom. Si cérébral que puisse sembler par moment leur engagement, il vient également, à sa façon, du cœur. »

Anne Morel : Il y a des dégâts à sortir de son camp. C'est ce que disent les hommes d'H/F, on les traite de « pédés » ou bien « c'est ta femme qui t'as embarqué ? », « T'as pas de couilles... »

Françoise B. : Certains des hommes conteurs venus au colloque précédent nous disent que c'est dur pour des hommes d'entendre la réalité de la domination masculine. On peut être responsable ou ne pas être responsable mais être concerné. Les garçons forcément souffrent, car ils sont les fils de leur père, du patriarcat et ils s'en sentent responsables, malgré eux. Même si dans leur vie quotidienne, ils font tout pour ne pas faire comme leurs pères...

Anne Morel : Pour chacun c'est violent. Quand on entend les méfaits de la colonisation, je me sens mal d'être blanche, mais je vais essayer d'agir.

Public : Pour moi la difficulté, ce n'est pas le regard des hommes, car beaucoup ont envie de changer, mais le regard des femmes qui souvent manquent de compassion, d'empathie, de solidarité entre elles. Ça fait le jeu des hommes car ils ont besoin d'avoir un miroir, d'une altérité pour se montrer.

Anne Morel : Quand une femme arrive à se hisser dans le clan des hommes, elle va d'autant moins vouloir aider car il n'y a qu'une seule place pour la femme. Il faut faire attention de ne pas stigmatiser ou demander systématiquement aux opprimées de briser toutes seules leurs chaînes. Attention de ne pas dire : « Ce sont elles les méchantes, une fois arrivées là, elles ne sont pas solidaires avec les autres... ». Quand tu es esclave et que tu vas manger à la table des maîtres, c'est un peu plus compliqué que pour les autres. Donc, je comprends l'agression que vous avez par rapport à d'autres femmes qui ne sont pas compatissantes. En même temps, on demande toujours aux opprimés d'être compatissants avec les autres opprimés. A un moment, il y a vraiment une prise de conscience de solidarité et de réseau qu'il faut mettre en place. J'ai de la compassion envers mes sœurs, à tous les endroits !

Florence D. : Je voudrais parler des « invisibles » qui sont très présents. J'entends tout cela, mais je m'interroge. Ce que je questionne le plus, c'est l'absence d'état des lieux. La dernière réunion que j'ai eu à la DRAC avec la responsable Île de France, c'était de l'ordre de l'invisible. On n'existait pas. C'était une femme qu'il y avait en face de moi et c'était très violent. On a eu beau dire quelque chose, elle parlait d'autre chose. Elle a utilisé le terrain pour détourner très gentiment, avec des beaux mots, de la convivialité et de la sympathie. Mais ce n'était pas entendu. Et à un moment donné, enfin, il y a eu une petite pépite identifiée. Mais tant que l'on n'est pas identifié, de la part de ces fameux dominants, on n'existe pas. Je comprends les argumentaires, mais je ne crois pas que c'est à ce niveau-là que ça se passe. C'est en deçà. Je ne sais pas si c'est social ? Si c'est la question homme/femme ? Il y a beaucoup de choses invisibles encore. Et là, on construit des argumentaires ... ?

Anne Morel : Là on ne construit pas des argumentaires.

Florence D. : On suit des situations qui sont visibles, on les symbolise, mais qu'est-ce qu'on fait avec l'invisible ?

Anne Morel : Ici déjà on pose du visible sur de l'invisible. Ce que veulent nous faire croire les masculinistes ou parfois la DRAC dans des situations précises, c'est que les femmes auraient dépassé l'égalité. Elles seraient en train de mettre en danger la République, la culture, en faisant venir les questions politiques à la place de l'art. L'art n'a pas de sexe. La crainte, c'est que, non seulement les femmes mangent toute l'assiette, mais en plus qu'elles féminisent les autres : on va tous devenir des transsexuels. C'est le discours masculiniste.

La première étape est de sortir de l'illusion de l'égalité et repenser à cette image des chaises pour essayer de lutter contre cette illusion. Si on pouvait avoir une discussion avec les DRAC de cet état de fait, déjà on respirerait.

Florence D. : J'ai entendu le même discours avec les mêmes mots. Ce n'est pas de l'art ce que l'on fait, puisque nous ne sommes pas identifiés.

Public : En parlant du conte ?

Florence D. : Non, par rapport au spectacle vivant diversifié. Avoir des actions dans différents lieux etc. Ce n'est pas de l'art.

Public : Cela s'appelle du social...

Florence D. : Non, elle n'est pas allée jusque-là, elle était plus enrobante.

Marie Maklès : C'est un peu ce que je vis dans mon quotidien, en bibliothèque. Je fais partie des dominées en tant que femme et je suis dominante puisque je dirige une bibliothèque et dominée car j'ai encore quelqu'un au-dessus de moi : dominante d'un milieu essentiellement féminin et dominé par un milieu essentiellement masculin. C'est une position qui n'est pas facile à tenir, qui requiert beaucoup d'écoute des deux côtés. Il y a un bateau à faire avancer, la bibliothèque avec un public autour, on doit mener des actions culturelles. Notre rôle est de donner accès à tous à l'information, à la culture. Je suis issue du fin fond des dominés. J'ai commencé par gommer des livres au prêt et au moment où l'on passe de l'autre côté on devient le « vilain » à cause du pouvoir.

Elizabeth D. : Il ne faut pas vouloir être aimé quand on est chef. Il faut accepter le conflit et d'autant plus quand on est femme. Cela a été mon vécu pendant 30 ans.

Anne Morel : La complexité, la contrepartie c'est un tout petit peu de clairvoyance. Je vis avec un homme qui me dit : « Je suis sans arrêt réassigné dans mon rôle de ne pas voir, d'être violent, de ne pas avoir le droit de parler fort, etc. », mais s'il s'engage dans un combat féministe cela le rend moins idiot et cela lui donne l'occasion de se retourner. Votre situation si elle est complexe, au moins elle peut être transversale.

Marie Maklès : Tout à fait.

Public : Le rapport dominant/dominé, on a chacun un peu des deux en soi. C'est à nous d'avoir une lecture féministe de notre histoire de femmes, de notre culture. J'assume les deux. Même si je suis porteuse de l'histoire de l'esclavage, il y a Solitude qui est une femme qui a lutté contre l'esclavage au côté des hommes. Je revendique les deux. Quand j'ai envie d'activer en moi un stéréotype plutôt guerrier, c'est curieux mais en France je trouve cela difficile. Je vais plutôt prendre appui sur les copines scandinaves car elles sont vikings, elles ont les 2 côtés, ce sont des guerrières. Je travaille dans une compagnie, on n'a jamais fait de demande de subvention parce que l'on sait comment cela se passe. Mais avec ces copines-là, à force de petits réseaux internet, on rencontre untel et on apprend des façons de travailler tout à fait innovantes et qui m'apporte plus que de rester à faire du blabla. J'ai envie de revoir ma posture féministe et qu'elle soit active. De ne pas vivre les choses seulement sur un plan « dominé », mais d'être créatrice.

Florence D. : Mais ce n'est pas une alternative. On a fait cela pendant 20 ans. Je suis un peu plus âgée. Cela ne suffit pas. C'est pour cela que je dis : ils ne nous entendent pas, et si on ne va pas les voir on n'existera encore moins.

Public : Je ne suis pas convaincue car quand je vois les copines conteuses de notre génération se battre, sans argent on trouve toujours des façons pour innover. Avec des bouts de ficelle en étant solidaires, on s'entraide. Je ne sais pas si c'est en allant taper du côté de l'institution qu'on arrivera à faire changer le regard sur la femme artiste.

Anne Morel : Ce sont des façons d'envisager son métier. Ce n'est pas incompatible. Il n'y a pas juste à faire une battle. Toute cette richesse que tu décris qui vient du mouvement hip hop, de la rue, de la « démerde » dans le détournement sans arrêt. Il faut que les luttes avancent toutes ensemble : le détournement, l'espace public, la reconnaissance. Les échanges de richesse et de mutualisation c'est très bien. Mais il faut aussi que des filles de 20 ans puissent être reconnues à la DRAC comme des gars de 20 ans. Et qu'à un moment donné l'institution vous ouvre un lieu pour une résidence où vous pourrez travailler tranquillement pendant un mois. On nous demande de choisir, de se liguer les unes contre les autres. Non, il faut des femmes dans les CDN, que vous puissiez accéder aux CDN et bosser dans la rue. L'un n'exclut pas l'autre.

Public : Dans le milieu du cinéma, lorsque j'interviewe des réalisatrices, il y a celles qui disent : « Moi je suis cinéaste avant d'être femme ». Dans les écoles de cinéma où elles sont à parité, sans s'en rendre compte, elles sont dans un processus de discrimination par rapport aux hommes car en sortant de l'école elles ne sont plus que 22% de professionnelles. C'est le chiffre maximum dans le monde car au niveau

européen c'est 16 %. On pourrait dire comme la directrice de Canal + : « C'est hyper bien ! ». Son discours nie la réalité : si l'on compare au Yémen ou à l'Afghanistan évidemment !

Les réalisatrices disent : « Je ne veux pas rentrer pas dans une catégorie « film de femme » et je ne souhaite pas que mes films soient sélectionnés dans des festivals de films de femmes, je veux juste être reconnue comme cinéaste.»

Public : Quand elles ne tourneront nulle part, elles reviendront peut-être au festival de films de femmes (rires)

Public : La société discrimine de façon tout à fait invisible, très subtile. Depuis la naissance du cinéma, depuis Alice Guy en 1896, première réalisatrice, qui n'a jamais été reconnue. Par contre Méliès, les frères Lumière ont toujours des rétrospectives, mais Germaine Dulac jamais.

Anne Morel : C'est important à 20 ans de pouvoir se revendiquer cinéaste et non pas femme. En même temps dans l'espace public et la culture, on ne peut avancer sans « réseauter » et sans travailler autour de l'égalité professionnelle.

Je vous donne l'exemple de l'Oréal. L'entreprise s'est questionnée sur la façon de se munir d'outils pour travailler sur la diversité. Ils ont observé que toutes les femmes cheffes d'entreprises dédient 30 % de leur temps à créer du réseau. Si elles le font, c'est que cela sert à quelque chose.

Il n'y a que dans la culture et le monde l'associatif, ou le Public, que l'on considère que l'égalité est dans les « gènes » et donc que l'on n'a pas besoin de la travailler.

Mais dans la culture aussi, nous ne pourrions développer notre travail sans dédier du temps à créer du réseau, créer de l'entraide. Ou bien nous resterons les « winner » du rêve américain qui te fait croire que tu vas sortir du lot par toi-même. Le rêve de la démocratie c'est que l'on peut toutes sortir du lot. En entreprise, elles ne disent plus « je suis la meilleure », mais « je suis au top ». Cela veut dire que, toi aussi, tu peux être « au top », on peut être plusieurs « au top ».



Qu'est-ce-que l'on aurait à gagner à l'égalité ?

Chacune donne un argument :

Public : une meilleure qualité de relation, plus riche, plus transparente dans la relation interpersonnelle et collective.

Elisabeth D. : Quand il y a inégalité il y a rivalité. Sortir de la rivalité et l'obligation de s'y conformer, d'être toujours un peu en guerre, dans le stress.

Nathalie L. : Il y a aussi l'ordre du personnel.

J'ai été au restaurant avec un homme, il me dit : « Je suis très gêné car si je paie, tu vas penser que je suis un macho, si tu paies, tu vas penser que je suis un assisté et si on paie tous les deux, tu vas penser que je suis radin. » Il était en train de tomber dans un trou, il ne savait pas quoi faire.

Je lui ai dit : « Et bien paies ! » (*rires*).

Françoise B. : Cela aurait été une fille, la question ne se serait pas posée.

Nathalie L. : C'est vrai.

Françoise B. : On est exactement dans ce dont parlait Christine. On est dans un système anthropologique actuel où l'homme doit payer pour la femme. On doit changer de costume. On est un peu « à poil » entre les deux.

Publics :

- Moins de violence.
- On se séparerait de la timidité, de notre « place » de femmes, d'une mentalité de victime.
- On rigolerait plus.
- On ouvrirait les esprits.

Françoise B. : La société perd deux choses fondamentales quand elle n'applique pas l'égalité : elle forme à égalité les filles comme les garçons, et on sait que les filles ont de meilleurs résultats et accèdent à un niveau meilleur que les garçons à la sortie des études. Donc le fait de ne pas utiliser cette valeur que la société a payée est un manque à gagner. Du coup, il y a une perte du potentiel intellectuel des filles.

En Suède une étude a été faite sur le nombre de publications qu'il faut à une femme pour accéder à un poste de professeur en université. Pour un homme : 12 publications, pour une femme : 16.

La note pour les hommes c'est 12, si on intègre les femmes, la moyenne va passer à 14. On sera à un niveau meilleur pour tout le monde. Si on intègre les femmes, le niveau de la société sera plus élevé. On y gagnera aussi économiquement.

Anne Morel : Dans la culture, les femmes gèrent mieux et respectent les budgets. Les banques prêtent de plus en plus aux femmes, car elles ont une meilleure évaluation de leur projet et il faut les aider à ce qu'elles envisagent des projets un peu plus ambitieux. Comparés aux hommes qui engagent l'argent public avec des projets qui, aujourd'hui en période de crise, ne sont plus possibles.

Claire P. : A un niveau plus subjectif, comme on n'aura plus à prouver à l'autre qu'on est inférieur ou supérieur (c'est usant dans les deux sens !), avec l'égalité on gagnera à être soi-même. On pourra décider si, ce que l'on a envie, c'est d'être au pouvoir. Ce qui me gêne un peu dans ce débat sur l'égalité, c'est l'égalité sans différence. C'est un paradoxe. Je suis une femme qui lutte depuis toute jeune pour la cause des femmes, mais si on me dit que demain je prends le pouvoir, je n'ai pas envie. Les femmes ont peut-être une autre façon de prendre le pouvoir. S'il y avait égalité, on ne se poserait pas la question du pouvoir mais du comment je prends le pouvoir ? On aurait plus de place pour être soi-même, là où l'on a envie d'être, chacun, homme ou femme sans avoir tout ce poids sociétal.

Public : Justement la question du pouvoir n'est pas liée au fait d'être une femme ou d'être un homme. C'est une question de gouvernance et de vision du monde. On est dans un rapport de force car on est dans un rapport mondialisé où les forces en jeu sont liées à l'argent, le pouvoir et le sexe. Mais beaucoup d'hommes n'ont pas envie d'être des « grands chefs » avec une hiérarchie pyramidale telle qu'elle est exercée encore aujourd'hui. Il existe un esprit de coopération transversale, de construction, d'égalité dans les rapports de travail avec une forme d'intelligence collective où il n'y a pas un chef, un président ou une présidente. Tout cela ce sont de vieilles notions qui ne marchent plus. On a envie de fonctionner différemment et le constat doit être fait par tous. C'est un vrai rapport politique à la société.

Anne Morel : C'est juste dommage que l'on ne soit pas hommes et femmes dans une assemblée, à en parler. Moi je veux bien que tous les hommes aspirent à cela. Mais le capitalisme et l'esprit prédateur sont dominants et il y a un petit contre-pouvoir d'hommes qui aspirent à une autre société que celle pyramidale. Mais justement l'égalité H/F pourrait être un espace pour en parler et il est un peu déserté par les hommes !

Public : dans les ZAD (les zones à défendre), c'est marginal mais il y avait des ingénieurs agronomes qui faisaient des toilettes sèches. Je n'avais jamais vu cela. L'autogestion on n'en a jamais fait un modèle qui pourrait fonctionner donc personne n'y croit. J'ai vu des femmes porter du poil aux pattes et des hommes en jupe nulle part ailleurs.

Claire P. : sans porter du poil aux pattes, à l'APAC, nous sommes assez exemplaires, moitié hommes, moitié femmes, une gouvernance collégiale où l'on veille à ce que personne ne prenne le pouvoir, où l'on veille à la parité. Mais nos amis conteurs ne sont pas là. Je les questionne : pourquoi vous n'êtes pas là ? Et c'est une non-réponse. Ou ce sont toujours les mêmes qui répondent.

Nathalie L. : J'ai envie de parler de la transition. Car les hommes de pouvoir sont un peu à dire « on est tous copains ». Il y a comme un vernis, une fuite, et au-dessous c'est exactement la même chose. Ils promettent des choses qu'ils ne peuvent tenir. Parfois je regrette un fonctionnement plus pyramidal, où l'on a quelqu'un en face, que quelque chose qui est en train de muter mais avec des hommes qui n'assument pas bien.

Public : Je suis un peu schizophrène depuis ce matin. J'ai travaillé à L'E.N. dans l'enseignement primaire et j'ai un point de vue inversé : 82 % de femmes et 68 % d'inspectrices. Concernant la formation des enfants, je pense qu'il faudrait des hommes ce serait quelque chose de vraiment décisif car il y a un déséquilibre pas du tout aidant.

Marie M. : Du côté des femmes il y a une production, une force de travail, une telle énergie à se battre c'est énorme ! Ce combat quotidien pourrait se porter sur quelque chose de beaucoup plus constructif et d'un travail ensemble.

Françoise B. : Oui, il faudrait des hommes. Mais quand il n'y a pas de femmes, les hommes ne disent pas « il faudrait des femmes ». C'est comme quand on va chercher des hommes conteurs pour la toute petite enfance car il n'y a que des femmes. Si on ne dit aux festivals : il n'y a pas de femmes dans la programmation, ils ne s'en rendent pas compte. L'invisibilité elle est là. Ils ne cherchent pas les femmes, ils s'en fichent. Et pourquoi nous leur disons que l'on a besoin d'eux ? On a peut-être à développer notre masculinité ? Ou nous restons entre nous car nous sommes très bien !

Tour de table des participants : Pourquoi sommes-nous là ? Quelles sont nos attentes pour la journée ?

Nathalie L. : Conteuse. J'aime clarifier. C'est ce qui se passe depuis ce matin. Plus c'est clair, plus on agit juste.

Elisabeth D. : J'ai travaillé 41 ans à l'hôpital comme infirmière, puis comme cadre. Je suis venue car j'ai fait du conte en amateur mais aussi parce que je fais encore des interventions au planning familial dans les collèges et les lycées où l'on a à discuter avec les ados des relations H/F. Le spectacle peut-être un outil et quand on se met en scène, en tant qu'adulte, on provoque des choses.

Sur le champ professionnel : j'ai vu arriver les premiers infirmiers hommes ou les infirmiers psychiatriques recrutés pour leurs gros bras, dans les années 1980. C'était une profession exclusivement féminine. Maintenant, il y a 1,3 % d'hommes dans cette profession et au niveau des cadres, il y en a beaucoup plus. Dès que l'on monte les hommes prennent des places. La masculinisation des métiers entraîne-t-elle une revalorisation des métiers ? De toutes façons, c'est l'homme (même si ce n'est pas la réalité sociale) qui ramène le plus d'argent. Faire un métier de femme est resté dévalorisant pour ces jeunes infirmiers. Est-ce que l'égalité pourrait abolir cette notion que les métiers dits féminins aient moins de valeur ? Tout le monde est dans la rue avec les infirmières mais personne ne voudrait l'être.

En 1987, j'ai fait un travail sur la représentation entre le métier de médecin et celui d'infirmière :

- 98% des médecins souhaitent que leurs enfants puissent faire médecine, un seul avait répondu : « Pourquoi pas infirmière, s'il ne peut pas faire mieux ? »
- 85% des infirmières avaient répondu : « J'aimerais bien que mon enfant fasse médecine, s'il en est capable. »

Comme si leur enfant de 3 ans était déjà dans l'impossibilité d'accéder à un métier à responsabilité et de pouvoir.

Florence D. conteuse : ce n'est pas le mot argumentaire que je voudrais aborder, mais comment trouver le moyen de ne pas m'énerver quand j'aborde ce sujet. (*rires*)

Françoise B. conteuse et mère de famille : continuer à comprendre un certain nombre de systèmes, les démonter. Se débarrasser de tous ces oripeaux qui nous empêchent d'accéder à certains espaces. Mieux comprendre nos comportements dans des situations d'articulation entre vie professionnelle, attentes personnelles et sociétales.

Anne G. : professeur à l'ENSATT où je forme des administrateurs de la culture, construction de programmes de formation dans la culture. C'est eux ensuite qui vont porter le projet, le financer, recruter etc. On est avec Françoise, H/F Rhône Alpes, membres du collectif de présidence, un collègue (on a piqué le fonctionnement à l'APAC!). A Lyon on vient de monter un gros chantier, financé par l'Europe, qui vise à expérimenter des outils de formations à l'égalité dans le monde de la Culture. On est en train de faire un débriefing et je m'interroge sur la façon dont on peut accompagner ces programmes de formation. On est tous convaincus qu'il faut se former mais quand on propose à des directeurs de grandes institutions culturelles de faire des programmes de formation, à part quelques militants consentants et bienveillants, on nous répond : « Se former ? Mais pourquoi ? Il n'y a pas de problème d'égalité dans ma structure ». La réponse du directeur de l'ENSATT qui est la Rolls Royce des écoles de théâtre a été : « Le problème est avant ou après mais pas chez moi. Mais c'est très bien que vous travailliez là-dessus car il y a un gros problème d'égalité dans la société ». Ces questions d'égalité H/F sont structurelles, systémiques, pas propres au champ de la culture, elles sont partout. Ma question est : Comment convaincre ceux qui sont convaincus de tout savoir ?

Françoise L. : Travaillait au siège de l'Education Nationale pour les écoles primaires. Il y a une grosse crise de confiance vis à vis de l'école et des enseignants. Par exemple pour les ABCD de l'égalité ce que l'on n'a pas su, c'est la liste de questions qu'a reçu Vincent Peillon, les crispations de fond, venues aussi

bien des officines politiques, religieuses et de certains parents. Les réactions ont été extrêmement violentes.

Je travaillais particulièrement dans le livre et la littérature de jeunesse et la perception que j'en ai eue, est que la lecture et parallèlement la culture se transmettent par les femmes. Et cela suscite, pas chez les tout petits mais assez vite chez certains garçons, des replis.

Il y a quinze ans, on avait éliminé les collections pour filles et les collections pour garçons. Mais cela revient avec une offensive extrêmement grande. Quelle position on peut avoir vis à vis des enseignants et des associations de parents pour essayer d'avoir une certaine ouverture d'esprit, une certaine simplicité pour aborder ces questions et ne pas se verrouiller dans des positions de principe ?

Irma H. : conteuse et élue municipale dans mon village, encore un monde d'hommes mais avec pas mal de femmes à la base. Mais quand on monte dans les adjoints, le maire, il ne reste que les hommes. Donc souvent je suis amenée à parler de cette question. Comment ne pas passer pour la petite féministe bien sympathique, « mignonne »? Il y a certainement un langage que ces gens-là entendraient mieux. Féministe c'est tout de suite péjoratif, ringard, dépassé, etc.

Claire P. : conteuse. Sans avoir à réfléchir, depuis toute jeune, je me suis engagée dans la lutte pour le droit des femmes dans tous les pays. J'avais compris, sans le formuler, que le combat des femmes est un combat qui concerne tous les gens (qui sont sur la chaise derrière!). Je suis attristée par les réticences et les remarques dès que l'on aborde la question des femmes. En 1970 on traitait les femmes qui luttait ensemble de « mal baisées, de gouines», aujourd'hui on nous traite de « ringardes, qui restent en position de victimes, qui ne font pas ce qu'il faut pour que les hommes viennent, etc. »

Je deviens intolérante envers ce genre de propos et fais tout le contraire de ce qu'il faut faire : je m'énerve, car je n'en peux plus d'entendre cela. Je subis, de plein fouet, la régression actuelle.

Dans le mouvement où j'étais (le MLF des années 70-80), il y avait une dimension internationale. On était dans la rue avec les femmes d'Iran quand elles luttait pour enlever leur tchador et quand je vois la situation des femmes actuellement dans le monde, ça me fait mal dans mon corps, ça m'atteint personnellement. Je suis très triste qu'il n'y ait pas d'hommes avec nous, parfois j'ai envie de baisser les bras et s'il n'y avait pas mes amies conteuses militantes, je ne serais pas là aujourd'hui.

A 16 ans on te reproche de ne pas être là où il faut et à presque 60 ans aussi ! Pitié ! Les femmes aidez-nous !

Auparavant, on avait besoin de rester entre femmes car on ne pouvait pas parler s'il y avait des hommes. Maintenant il y a des hommes amis, humains, mais il y a encore des femmes pour nous barrer la route et des hommes pour dire : « C'est trop ce que vous faites, vous êtes chiantes, vous êtes ringardes, des vieilles féministes, etc. ». Je souffre de cela. Et là où je me trompe, c'est que je crois naïvement que lorsque l'on est artiste on a un regard autre. Cela me fait doublement mal de voir que mes amis conteurs ne sont pas là. C'est vrai que les artistes ne veulent pas forcément changer le monde et faire que ça aille mieux tous ensemble. Il y a aussi des artistes fascistes.

Anne Morel : Il est vrai que parfois je dis « Non ce n'est pas moi qui n'aime pas les hommes, c'est eux qui ne m'aiment pas. »

A un moment donné, on en a assez d'accumuler la culpabilité et le fait de l'inconsidération. Tu as raison d'être affectée, car on touche le cœur du problème. On ne peut pas s'enlever ni notre couleur de peau, ni notre sexe. On ne peut pas faire de pause. On ne peut pas se « dé-scratcher la chatte » qu'on a sur la figure en permanence. Il arrive que je sorte de notre spectacle et que je me fasse agresser : « Je ne suis pas d'accord avec vous, avec vos quotas etc.. » J'étais artiste en scène, et là, j'ai ma « chatte sur la gueule » et on parle à « ma chatte ».

Lucile F. : conteuse, danseuse. Je travaille dans quelques compagnies qui associent différents arts, du visuel à la danse et à la musique... A travers une création, la Barbe Bleue, nous posons des questions avec d'autres points de vue que le bon et le méchant, et sur le genre. Une question récurrente

pour moi : comment le conte, avec sa structure, si on la regarde avec nos yeux contemporains, peut nourrir autrement les actants pour avoir un point de vue plus large, sortir des archétypes ?

Au niveau de la danse, c'est le corps qui est engagé. Par exemple je travaille avec un danseur japonais qui a un physique très féminin et moi j'ai une posture plutôt masculine, comment cet engagement des corps peut aussi éclairer la question ? Je suis venue ici pour voir comment les autres travaillent et avoir un peu plus de matériel sur cette question.

Sonia K. : mes attentes de la journée : que ça se passe bien (*rires*) : ça, ça va. Qu'il y ait plus de monde : cela fait un moment que l'on sait qu'il n'y aura pas plus de monde. Notre déception ne fait que confirmer ce que l'on sait déjà : c'est-à-dire que les questions qui concernent l'égalité font peur, font l'effet d'épouvantail vis à vis des hommes et de certaines femmes. J'habite dans un village de 800 habitants avec deux familles noires et une arabe et on vote à 50 % pour le Front National. Il y a deux ans, des charmants villageois « pur crû », dont un jeune de 30 ans, ont eu devant moi, par provocation, un discours machiste, le pire que l'on puisse imaginer : tous les lieux communs qui n'avaient aucune prise avec la réalité. Et je n'ai rien trouvé à dire. Après je me suis dit que c'était la meilleure des choses. Mais j'aurais voulu que ce ne soit pas ne rien dire par défaut. Ce sont des gens que je ne changerais peut-être pas, mais malgré tout...

Anne Morel : Qu'est-ce que tu aurais voulu leur dire ?

Sonia K. : J'aurais voulu sortir un flingue ! Je ne sors pas de moi pour beugler sur les gens, je me dis que ces gens méritent mon mépris, mais en même temps à l'intérieur de ma tête... Quand un jeune de 30 ans te dis : « Vous les femmes vous avez besoin de nous pour vous acheter vos robes ! », alors que cela fait plus de 40 ans que je travaille et qu'il n'y a jamais eu que moi pour m'acheter mes robes, sauf quand j'étais petite fille et que ma mère me les faisait... Sa femme s'occupe de répondre au téléphone, de faire ses factures, de prendre les rdv de sa petite entreprise, il lui a fait deux mômes et elle s'occupe d'eux... Je baisse les bras. Je ne sais pas quelle attitude avoir.

Parfois je rencontre des gens qui ont un discours plus difficile, plus pervers, plus fin et qui ne cherchent pas la discussion. Des gens qui assènent des choses avec supériorité et assurance, c'est très difficile d'avoir cette contenance, de ne pas être dans l'émotion car c'est des grandes baffes que l'on se reçoit, c'est très violent.

Ce sont les mêmes personnes qui parlent des étrangers. Je suis une étrangère, je ne suis pas née en France, la France m'a accueilli. A ces gens-là je dis : « Je suis étrangère. » Ils me répondent : « Mais toi ce n'est pas pareil ». Je suis une étrangère « pas pareille ! »

Anne Morel : On reçoit des gifles quasi quotidiennement. C'est un temps à dédier dans sa vie : le nettoyage de ces claques, d'émotions, de réparations de sororité, avec des hommes aussi. C'est important de dire dans les bilans que nous avons été tristes de l'absence des hommes, de désigner un sentiment sans attendre forcément la répercussion. Face à ces claques quotidiennes, il y a un droit et un devoir de se protéger, un droit et un devoir de réparation.

Le problème c'est que pour faire avancer la question de l'égalité, il faut faire tomber les résistances chez l'autre, et ça prend du temps.

Sonia J. : d'H/F Ile de France. Nous avons bénéficié d'un Dispositif Local d'Accompagnement qui a accompagné H/F Ile de France durant quelques mois. A la suite de cela, il y a eu un rapport qui préconisait, pour consolider les finances de l'association et de développer son travail de lobbying et de rayonnement, de travailler sur les questions de formation. Quel corpus développer : un module de formation plus approfondi sur 1, 2 ou 3 journées ? Comment ? Avec quel public ? Comment convaincre ? Comment trouver notre « clientèle » ? Aller démarcher pour pouvoir proposer des modules qui peuvent s'adapter en fonction des publics ? Des enfants, des adolescents ou des adultes ?

Je vais préparer un module de deux heures sur les femmes dans le cinéma, avec des extraits de films de 2/3 min. Et ensuite je propose une analyse du genre dans les films : quel rôle a l'actrice principale ? Est-ce qu'elle a une amie ? Est-ce qu'elle parle en tant que garçon ? J'essaie de déconstruire des représentations très stéréotypées.

Il existe des organismes de formation payés par l'AFDAS etc. sur la question de l'égalité, des représentations sexistes ou des stéréotypes, H/F doit être une force de propositions.

Je travaille dans le cinéma comme administratrice culturelle, comme programmatrice, directrice de structures, mais c'est un secteur qui commence à être complètement fermé, pas de renouvellement de poste, pas de mobilité. Je suis confrontée au plafond de verre pour des postes de direction où je ne suis pas prise. J'ai travaillé 20 ans mais là je ne peux plus travailler sauf si quelqu'un de mon réseau pense à moi et m'appelle. Je suis très scandalisée du processus inégalitaire qui se creuse dans le monde. Dans mon entourage proche, où je fréquente des gens qui ont un niveau correct, je suis la seule à porter ces questions féministes et d'égalité.

Je ne retrouve pas de complicité avec mes copines sur ces questions, elles m'encouragent mais disent : « C'est son truc ». Il n'y a que dans des endroits comme ici que je retrouve de l'écho dans ce que je suis.

Je fais aussi partie d'un groupe qui s'appelle Société Française Evaluation dans le groupe égalité F/H avec des femmes qui travaillent dans des collectivités territoriales où elles sont chargées d'impliquer les élus et les collectivités dans des politiques égalitaires. On travaille sur des outils pour des politiques publiques. Cette transversalité est intéressante.

Edith L. : conteuse de Besançon. Pas d'attente particulière en venant ici. J'étais dans l'amour pour les contes, de ce qui est féminin et qui concerne la lutte des femmes. Je suis assez contente d'avoir bien vieilli : depuis quelque temps je ne me fais plus traiter de pute dans la rue, on ne me met plus la main aux fesses, on me laisse tranquille, j'apprécie beaucoup (*rires*). Quand j'entends ce que vivent les femmes dans le monde, comme Claire, j'en ai le cœur serré à pleurer tellement cela me fait mal.

Dominique F. : bibliothécaire jeunesse à la retraite. Je continue à dire des contes et à lire des livres à des enfants et je fais un peu de formation pour les adultes. Je m'interroge sur les stéréotypes. Je suis déjà venue à plusieurs rencontres ici, c'est toujours passionnant. A chaque fois c'est une surprise, je découvre des choses, c'est important.

Claire C. : bibliothécaire contractuelle et apprentie conteuse. J'attendais que cela soit aussi bien que les années précédentes sauf les interventions que je n'ai pas aimées... Je me rends compte, ce n'est pas très gentil, mais j'avais pensé à deux possibilités. J'espérais qu'il n'y aurait pas beaucoup d'hommes. Comme je n'y croyais pas beaucoup, je me disais et que dans l'hypothèse contraire je pourrais toujours l'ouvrir (*rires*)

Marie M. : toujours Marie depuis ce matin ! Toujours bibliothécaire ! Toujours chef ! (*rires*). J'ai été invitée à parler et cela m'a permis de me poser la question de mon positionnement, quelle place je tiens à la fois en tant que bibliothécaire dans le monde des contes et en tant que femme. Quant aux élus on dit : « Marie Maklès », ils répondent : « Ah ! La grande gueule ! ». Quand je parle d'énergie, de combat, c'est le quotidien. Je ne démords pas, je ne lâche pas et ne lâcherai pas, même si à des moments de nos vies, on a un peu envie de baisser les bras. Et quand je te vois Claire je me dis que je suis très contente d'être venue, de vous soutenir, cela me donne un autre éclairage de la journée.

J'aimerais comme Florence, améliorer les choses et dire ce qu'il y a à dire. Mener une équipe culturelle, sur le terrain, c'est quotidien, avec tous les publics, des petits aux personnes âgées... Comment arriver à mener tout cela sans me faire englober, sans me faire envahir par les énergies négatives qui font qu'à un moment donné je ne deviens pas très sympa ?

L'argumentaire par Anne Morel



Lorsque j'ai commencé à travailler sur la question du contenu argumentaire je me suis rendu compte que c'est abyssal. Des gens créatifs et habitués à manier le discours, comme les personnes travaillant dans la culture, se trouvent désarçonnés quand il s'agit d'aborder ces questions. On l'a vu ce matin. Il y a donc autre chose.

La « sidération d'irreprésentabilité » est un phénomène qui arrive, par exemple, au moment d'agression sexuelle. L'estomac se retourne, le cœur produit de l'adrénaline, on serait en danger de mort si le cerveau reptilien à ce moment-là ne « coupait » pas : il produit un phénomène de dissociation.

En fait, le sexisme est une dilution de l'agression

sexuelle. Sans être soi-même victime d'une agression sexuelle, on est soi-même atteint par ce qui arrive aux autres humains au plus profond de nous. Les femmes sont atteintes par ces agressions qu'elles n'ont pas subies.

L'agression sexiste n'est pas forcément violente. Par exemple un homme dit : « Mais chez moi, il n'y a pas de problème, puisque c'est moi qui fait le ménage ». Il le dit avec gentillesse mais condescendance car cette phrase induit que la place des femmes est de faire le ménage. Cette phrase anodine peut-être ressentie comme une agression sexiste.

Chaque fois que l'on n'arrive pas à répondre, au moment où l'on en a le plus besoin, on est victime d'« interruption de réseau ». Et comme lors d'une agression sexuelle, on se sent ensuite coupable de ne pas avoir su répondre.

Autrefois le viol n'était pas reconnu quand la victime ne réagissait pas. On la considérait comme consentante. En fait, elle était victime de la « sidération d'irreprésentabilité ». Maintenant cela est reconnu.

A chaque fois que l'on ne répond pas, on engrange une dose négative qu'il faut évacuer. Il faut se nettoyer par ce genre de rencontre d'aujourd'hui, par exemple.

Il y a ce qui détruit, mais il a aussi ce qui répare. Pour un mot qui fait mal, il faut 7 mots qui réparent...

On est dures avec nous-mêmes, mais on a le droit au respect, et à être aimé-es.

Comment convaincre les foules ? Je n'ai pas de réponse. Mais on peut semer le doute dans leurs esprits.

Il faut poser son point de vue et ses limites.

Poser son énergie aux bons endroits, plutôt que de convaincre à tout prix. Savoir dire non, simplement, tout en se protégeant. Éduquer des « cons », c'est épuisant.

Partager cette ouverture de conscience avec le plus grand nombre de gens bienveillants, augmenter la masse critique pour arriver au « centième singe ».

On peut se former à l'auto-défense intellectuelle.

Irene ZEILINGER : *Non, c'est non, petit manuel pour les femmes qui en ont assez de se faire emmerder sans rien dire*, ça fait du bien.

Lire Brigitte Grésy : *Petit traité contre le sexisme ordinaire*, c'est magnifique.

<http://www.sexismeordinaire.com/>

La communication non violente (CNV)

Elle nous permet de comprendre comment le langage peut être aliénant. C'est quelque chose de très français de vouloir convaincre coûte que coûte, soumettre l'autre à sa propre pensée. Il faut savoir attendre, mais ne jamais lâcher et poser ses limites. On peut répondre à l'agression plus tard, par lettre, par le réseau.

Il ne s'agit pas de rejeter sa sensation, mais ne pas ériger le sentiment comme une faiblesse.

En cas d'agression, il faut prendre de la distance, dissocier l'agresseur et l'agression.

Analyser si l'agression est sexiste, si on se sent agressé dans sa condition de femme. Pendant que l'on réfléchit, cela permet de prendre de la distance et de ne pas être dans « l'action-réaction ».

Renoncer au désir de vengeance. Il ne s'agit pas de détruire l'autre mais de ne pas laisser transgresser ses limites.

Nous seuls connaissons nos limites : la bulle intime, la bulle moyenne, la bulle sociale.

Quand on reçoit quelque chose de négatif : penser à soi, pas à l'autre. Se débarrasser du négatif. Souffler – partir – faire un geste de la main pour définir « sa » bulle – différer une discussion – avoir une intervention paradoxale - réagir de façon incongrue à l'agression - danser !

Se concentrer, arrêter l'imaginaire et voir ce qui se passe concrètement.

Les 4 principes de la communication non violente :

- Renommer ce qui vient de se passer
- Exprimer le sentiment que l'on ressent (« Ça me rend triste.... Ça me fait mal que tu dises ça... »).
- Exprimer son besoin (« Tu sais, moi, je suis devenue artiste parce que je croyais que c'était être tous ensemble pour créer un monde meilleur... J'ai besoin qu'on ne me renvoie pas toujours à ma condition de femme... »)
- Exprimer sa demande (« Je préférerais que tu ne parles plus de ça... »)

Méthodes efficaces :

- La fuite : on a le droit de fuir et le devoir de se protéger
- L'intervention paradoxale
- Faire un scandale

(Remarque dans la salle sur le rôle des « grandes gueules » qui ont la facilité de parole mais qui du coup s'exposent et sont instrumentalisés par les autres : « Mais si, toi tu sauras bien le dire... » et servent finalement de bouclier. Parler, c'est s'exposer.)

Stratégies à double tranchant :

- Ignorer l'agression : il faut la traiter (à H/F on récupère les petites phrases des gens qui ont été odieux pour que petit à petit les gens se rendent compte des énormités qui peuvent être dites. On peut répondre aussi par mail, préparer une réponse...)
- L'humour : ambigu (face à une blague sexiste répondre : « je suis sûre d'avoir le sens de l'humour, mais ça, ça ne me fait pas rire... »)
- L'argumentation trop sophistiquée. Des phrases simples et courtes sont plus efficaces.
- Se venger
- La provocation : il peut y avoir des retours de bâton

Public : Quand quelqu'un représente l'institution, on n'est pas dans une relation inter personnelle, quand on est militant, comment faire ?

Anne Morel : Ce n'est pas avec un argumentaire que l'on va changer le rapport de forces. Avec l'institution, on est dans un rapport de pouvoir. Il faut inverser le rapport de pouvoir et cela ne se fait pas dans une relation directe. Face à l'institution, le mot « militante » c'est déjà dévalué dans le rapport de pouvoir. On peut décider d'être un « groupement de société civile » ou un autre groupement qui

collabore avec les élus à un travail politique. Face à la DRAC, on doit connaître ses limites et choisir de subir. Il faut rester calme, être mature.

Public : Des mots comme « militante », « féministe » sont très mal vus.

Anne Morel : Si l'on me demande si je suis féministe, je vérifie si c'est une vraie question.

Je travaille avec Mathias car parfois il va dire la même chose que moi, mais comme c'est un homme, c'est accepté.

Il faut savoir contrôler son interface pour ne pas s'épuiser là où des projets ne sont pas possibles.

Si on n'a pas le bon ton même si on a le bon argumentaire ça ne sert à rien. Il nous faut du courage pour nous donner la permission de faire ce qui est nécessaire.

Anne Morel lit : « Le droit pour les femmes de poser leurs limites sans être mal vues, avoisine zéro. »

Il faut aller vers nos alliés, ouvrir la conscience et se protéger, créer la masse critique qui fait qu'H/F devient incontournable.

Slam de la journée du 7 avril 2015

(D'après les phrases entendues au cours de la journée, relevées par Mathias, avec quelques rimes.)

Je n'aurais jamais aucune résignation
Quant à un poste de direction.

Il faut forcer le système
Avoir en mains les rênes.

1235 représentations
52% de spectacles d'hommes 47 % de spectacles de femmes, ça avance mais bon !
Il faut continuer à lutter
Il y a encore pas mal de travail et ce serait bien qu'il soit fait des deux côtés.

Faut aller de l'avant
Et pourquoi pas des auditions avec des paravents.

Quand on trouve des conteurs petite enfance,
On leur saute direct sur le poil assurément.
Mais on ne va pas chercher la conteuse tout public forcément.

Il faut un prince pour être une princesse
Vous dites NO or YES ?

Chez les Arapêches, c'est douceur et altruisme pour tout le monde.
Ça doit changer de musique sur les ondes.

Faut déployer du réseau
Pas rester dans son ghetto.

A l'égalité, on gagnerait à se séparer d'une mentalité de victime et de timide
On serait plus fluide.

On gagnerait en liberté, on gagnerait une meilleure qualité de relation,
Alors tous et toutes dans la même direction.

On pourrait sortir de la rivalité
Ne plus être obligé de s'y plier.

Mais j'aurais bien aimé qu'il me paye le resto tout de même !

C'est vrai qu'à plus d'égalité on rigolerait plus
Poil à l'au... !
Ça ouvrirait les esprits mais bon arrêtons là les conneries !

On pourrait passer à 14 publications pour devenir prof d'universitation

On n'aurait plus à prouver quoique ce soit, on serait plus soi-même
Du coup on vivrait dans une société plus humaine.

On pourrait être où on a envie d'être.

Et que répondre à des « circulez y'a rien à voir, le problème il n'est pas chez moi, il est ailleurs le problème c'est les autres. Y' en a marre de se prendre des vautres !

Comment ne pas passer pour la petite féministe sympathique, c'est quoi la technique ?

Déception, tristesse de ne pas voir d'hommes présents impliqués
Colère que l'on soit si peu nombreux, si peu nombreuses dans la bibli de ce quartier

Envie de baisser les bras, il devient trop dur ce combat.
Les bras m'en tombent tellement j'ai l'impression que mes copines s'en foutent.
Sensation d'être un peu toute seule sur la route.

Difficile d'avoir de la contenance face à des propos sexistes
Mépris, envie de rien dire mais pas par défaut
Alors je sors mon flingue et tire sur les machistes propos.

Mal jusque dans ma chair de voir comment dans le monde les femmes sont traitées.
Même si l'envie est forte, faut renoncer à se venger, souffler, souffler
Traiter l'agression de suite ou en différé.
Et surtout, surtout ne jamais rien lâcher.

Chaque participante dit les pépites qu'elle a retenues, une seule phrase positive ou négative :

- Simone de Beauvoir : On ne naît pas femme, on le devient.
- Soyons humains
- Plus d'égalité pour pouvoir rire
- Action positive qui répare une discrimination
- Déconstruire les déterminismes naturels
- Surtout, surtout ne rien lâcher
- S'appliquer à répondre à l'agression, pas à l'agresseur
- L'illusion de l'égalité
- Le sexisme est une dilution de l'agression sexuelle
- Les 7 mots réparateurs pour un mot blessant
- Les 50 privilèges de la femme blanche

La discussion se poursuit.....

- Ce travail permet de s'éloigner complètement de la caricature que l'on fait du féminisme.
- Il y avait une belle qualité de relation entre les personnes, de la douceur dans la force.
- Le mot « combat » qui faisait reculer certain-es de nos adhérents perd son côté meurtrier et militaire.
- Les violences faites aux femmes, aux enfants mais aussi aux hommes, parallèle entre racisme et misogynie, le mouvement des masculinistes avec le droit du père au lieu du droit des parents, avec comme conclusion : le féminisme n'a jamais fait un mort, le machisme en fait tous les jours.

Conclusion :

Les organisatrices remercient l'ensemble des participant-es à cette journée.

Cette journée, très différente des colloques précédents, a attiré moins de personnes : crainte d'engager un travail plus personnel ? De s'auto questionner sur l'égalité ?

Nous nous sommes nourri-es des colloques précédents.

Nous ne sommes pas tou-ttes au même niveau de travail par rapport à ces questions d'égalité, à la fois au niveau politique et personnel. Il est important de revenir sans cesse aux « fondamentaux ».

Notre métier est un métier de transmission où l'on s'interroge sur les stéréotypes.

Nous étions peu nombreuses, nos collègues masculins n'ont pas répondu à l'appel... Un moment nous avons envisagé d'annuler cette journée. Il faut créer du désir et ceux et celles qui ne viennent pas viendront. Mais vive la qualité plutôt que la quantité !

Nous aimerions organiser une telle journée chaque année...

Trois axes était prévu dans cette journée de travail :

- **identifier et repérer les inégalités** du quotidien,
- **comprendre** ce qui est commun à tous les secteurs professionnels et ce qui est particulier au champ des arts et de la culture et ce que cela produit intimement et dans l'exercice de nos métiers,
- **combattre** les classiques du genre et savoir comment réagir, développer et enrichir un argumentaire, désamorcer les inégalités pour vivre le plus harmonieusement possible son métier et avancer dans la construction de l'égalité) et remarque qu'il n'y a pas eu le temps de tout faire.

Il faut réfléchir maintenant, avec nos associations professionnelles et militantes, comment financer pour continuer ce travail de fond. Il est important de rester sur ces trois axes, inventer dans la continuité.

Chacun-e peut continuer ce travail à titre individuel : noter les situations que l'on repère, les questions que l'on se pose (« j'ai vécu ça » et comment je le raconte pour avancer) et trouver les moyens de se retrouver pour continuer le chantier.

Anne Morel nous invite à lui envoyer nos témoignages pour H/F et en vue de faire un collectage. Elle insiste sur le fait qu'il faut que toutes ces informations et ce matériau circulent.

Bibliographie

Par ordre d'élaboration des outils d'Anne Morel

Petit cours d'autodéfense intellectuelle

Normand Baillargeon

Ed. Instinct de liberté

Petit traité contre le sexisme ordinaire

Brigitte Grésy

Albin Michel

NON c'est NON

Irene Zeilinger

Zones

Les mots sont des fenêtres et parfois se sont des murs

Introduction à la Communication Non Violente

Marshall B. Rosenberg

Ed. La Découverte

Préface de

Refuser d'être un homme

John Stoltenberg

Ed. Syllepse

Promouvoir l'égalité entre les femmes et les hommes : LA MISE EN PRATIQUE

Trousse de formation pour les organismes de coopération internationale

Les effets quotidiens du privilège blanc

A partir de la page 108

FICHE-SUPPORT – Exercice 5 «Déballer le havresac invisible» (Peggy McIntosh, 31 octobre 2005)63

(Document téléchargeable sur internet)

Idem : Assiette de riz